Coleau du lac

FABLES

PAR

PAUL STEVENS.

Calumniari si quis autem voluerit....
Fictis jocari nos meminerit fabulis.
PHEDRE.

Montreal:
A VENDRE CHEZ JEAN BAPTISTE ROLLAND, LIBRAIRE,
NO. 8, RUE ST. VINCENT,
1857.

DE L'IMPRIMERIE DE JOHN LOVELL,
RUE ST. NICHOLAS.

CSP
PS
8437
.T48f3
1854

A L'HONORABLE DENIS BENJAMIN VIGER.

Monsieur,

La bienveillance dont vous m'avez toujours honoré, et l'indulgence avec laquelle vous avez bien voulu écouter la lecture de plusieurs de ces fables m'autorisent peut-être à en présenter le recueil au public sous le patronage de votre nom.

Fils adoptif du Canada, je ne pouvais placer ce volume sous la protection d'un nom qui exprimât à un plus haut degré tous les sentiments d'honneur, de dévouement et de courageux patriotisme qui honorent ma nouvelle patrie.

Quelle que soit la destinée de ce petit livre, je ne me dissimule pas qu'il devra surtout à l'influence de votre recommandation le bon accueil dont il sera l'objet.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

Paul Stevens.

" L'apologue, comme la comédie, porte sur des généralités : celui-là
" serait calomniateur qui transformerait en satire personnelle les traits
" de satire générale dont j'ai cru pouvoir assaisonner mes fables."

ARNAULT.

I.

L'ESPRIT FORT.

Un homme, qu'ai-je dit ! un réprouvé du ciel,
Vomi par les enfers, un athée, un impie,
Un esprit fort enfin riait de l'Eternel,
Lui, ver infime !....On dit qu'en sa rage inouïe,
Il osa,—Pourrait-on y penser sans frémir,—
Il osa, roi des Cieux ! mépriser ta puissance
Et renier ton existence !....
" Eh ! que m'importe à moi, de vivre ou de mourir,
" Disait-il. C'est la loi de la nature entière.
" Chacun doit y passer. Notre sort est pareil
" A tous, que nous ayons opulence ou misère ;
" La mort n'est rien qu'un long sommeil !
" Eh ! qu'avons-nous besoin de ces nombreux ministres
" Qui dans la chaire, chaque jour,
" Epouvantent les gens de menaces sinistres ?
" Les malheureux !...Jamais ils n'ont connu l'amour.
" Leur cœur fut toujours mort, leur âme desséchée :
—" Nous n'aimons que le ciel, notre âme est détachée
" Des faux biens de ce monde et nous sommes conduits
" Par l'amour le plus saint et le plus tendre zèle,
" Disent-ils, c'est celui de paître nos brebis.—
" A d'autres ! Je maudis leur race criminelle !...."
Ainsi parlait cet être là.
Mais voilà
Qu'un jour il fut atteint d'une fièvre mortelle.

Ce lâche qui n'avait jamais que blasphêmé,
Quand il se sentait plein de vie,
En se tordant les bras râlait, dans l'agonie,
Le nom de son Sauveur qu'il avait diffamé ! !....

Hélas ! que nous voyons dans le siècle où nous sommes
De mortels égarés maudissant le Saint lieu !
Ils peuvent échapper aux vengeances des hommes,
Mais ils ne fuiront pas la justice de Dieu !
Car, s'il est sur la terre
Un sacré ministère
Que nous devons toujours
Aimer et reconnaître,
C'est bien celui du prêtre ;
Du prêtre dont les jours
Ne sont le plus souvent qu'une longue souffrance
En faveur de l'humanité,
Jusqu'à ce que la Mort, brisant son existence,
Le rende à la Divinité.

II.

L'ÂNE ET LE RENARD EN SOCIÉTÉ AVEC LE LION.

Sire lion, un jour voulant se délasser,
S'avisa de s'associer
Un animal connu par ses longues oreilles
Et le fourbe renard. Sociétés pareilles
Certes se voient très rarement ;
Mais n'importe, admettons la chose
Et racontons l'événement
Sur lequel ma fable repose.
Un daim par ce lion bientôt fut abattu.
—" Voyons dit-il à l'âne, en souriant sous cape,
" Partage-nous, mon cher, ce cadavre étendu.
" Le gazon verdoyant nous servira de nappe.
" Soyons leste, je meurs de faim."
—Maître baudet flatté de cette préférence
Débite de son mieux la carcasse du daim
Et la partage avec autant de conscience
Qu'un passé-maître purgandin,
Fabriquant avec art ses pilules affreuses,
Y mêle chichement des poudres vénéneuses
Que d'un ton doctoral il donne au patient
Pour prolonger son existence
Ou.... le tuer plus savamment
Et promptement.

—" Coquin ! dit le lion, le poil droit, l'œil sanglant,
" Je châtirai ton impudence.
" Quoi !... tu me donnerais la plus petite part
" A moi lion?... Meurs, traître !... Allons, maître renard
" Montrez-moi votre savoir-faire."
—" Sire, répond renard saluant jusqu'à terre,
" Le partage qu'a fait
" Cet imbécile de baudet,
" Ce pelé, ce galeux d'une crasse ignorance,
" *En usages de cours*, certes, serait parfait,
" —Au moins d'après ma conscience—
" S'il vous eut présenté tout le daim à la fois,
" Sans s'être gardé même un seul poil de la prise.
" Je m'appuie en ceci sur l'esprit de nos lois
" Déclarant que le bénéfice
" De petite ou grosse entreprise
" En premier lieu revient aux rois.
" Ainsi, par conséquent, c'était à vous le choix.
" Que dis-je, sur le daim seul vous aviez des droits,
" Et j'avoue humblement que, suivant la justice,
" Vous fîtes sagement d'étrangler ce butor.
" Ce partage insolent méritait bien la mort."
—" Mon ami, je vous félicite,"
Reprit sire lion, en lui donnant soudain
Une grosse moitié du daim ;
" J'admire tellement votre rare mérite
" Que dès aujourd'hui de ma cour
" Je vous fais premier dignitaire.
" Vos arrêts seront sans retour.

" D'avance, j'y souscris ; jamais jusqu'à ce jour
" Personne mieux que vous n'a su me satisfaire.
" Vous vous entendez en affaire."

Quand nous vivons parmi des gens
Aussi stupides que puissants,
Nous devons savoir nous conduire
D'après leurs goûts et leurs penchants...
Aliboron ayant fait montre de bon sens
Périt. Maître renard par sa fourbe se tire
Sain et sauf du danger :—Et ce même lion
Qui l'aurait étranglé tout comme le grison
S'il eut été moins plein de ruse,—
Pour récompenser son astuce,
Lui donne la plus grosse part
Et fait un autre roi de ce madré renard.

III.

LE CHAT, LE RENARD ET LE SINGE.

Docteur Renard et son ami Raton
Pour voyager allaient de compagnie.
Ces deux personnages, dit-on,
Avaient fait leur philosophie.
Aussi, tout le long du chemin,
Parlaient-ils sans jamais se taire :
" Voyons, que pensez-vous, compère,
" Dit le renard au chat, du ton le plus benin,
" De la grande vertu qu'on nomme tempérance ?...
" Pour moi, je suis d'avis qu'elle élève nos cœurs,
" Et puisqu'elle bannit l'orgie et la licence,
" Elle prévient d'innombrables malheurs....
" Tenez, si maintenant nous voyons dans nos places
" Bien moins souvent
" Couler le sang,
" C'est à cette vertu qu'il faut en rendre grâces.
" Est-ce vrai, cher Mitis, ai-je tort ou raison ?...."
—" Mon excellent ami, vous plaidez bien la cause,
" En souriant à part, reprit maître Raton.
" En effet, lorsqu'à jeun on discute la chose,
" On comprendra que toutes les vertus
" N'auraient que faire chez nous autres,
" Si nous n'avions la tempérance en sus
" Qui seule fait de bons apôtres...."

Comme il disait ces mots, un singe, vieux coquin
Qui tenait un bouchon sur le bord du chemin,
S'adressant au renard, dit : " Votre Seigneurie
Voudrait-elle entrer dans ces lieux ?
J'ai dans ma cave du rhum vieux
" Comme elle n'en a bu peut-être de sa vie ?....
" Entrez,...S'il n'est pas bon vous ne paîrez un sou."
Bref. Voilà nos amis goûtant, d'un air capable,
Le bon rhum vieux. Un coup amène un autre coup,
Tant et si bien qu'enfin ils tombent sous la table.

Je connais aujourd'hui de nombreux tempérants
Qui trouveront ici parfaite ressemblance.
Ils ont juré la tempérance,
Mais un verre de rhum peut briser leurs serments.

IV.

LA RÉPUBLIQUE DES CHIENS.

Un soir, extra muros, tous les chiens s'assemblèrent,
—Messieurs les chiens parfois s'assemblent comme nous—
" Hélas ! dit un barbet, combien nous sommes fous,
" Et que de chiens sensés avant moi déplorèrent
" Notre esprit d'égoïsme et de cupidité !
" Souvent, qne trop souvent, pour simples bagatelles,
" Que dis-je !...pour un os gâté,
" L'on a vu parmi nous s'élever des querelles
" Et couler bien du sang. Changeons de vie, amis,
" Jurons de ne former plus qu'une république.
" Voulons-nous être forts ?..- Eh bien ! Soyons unis..."
—" Votre discours est sans réplique,
" C'est bien, très bien parlé, repartit un mâtin
" Président du conseil, et comme vous, j'opine
" Que les dissentions engendrent la ruine.
"Ainsi qu'on se donne la main."
Voilà donc tous nos chiens se jurant alliance,
S'embrassant tour à tour les larmes dans les yeux
Et s'écriant entre eux :
Hourrah pour l'union ! gare à qui nous offense !....
Il était beau vraiment de voir pareil entrain.
Mais hélas ! qui l'eût dit, tous ces projets sublimes
Ne devaient pas avoir de lendemain,
Trois ou quatre chiens même en furent les victimes.

Une carcasse de cheval
Qui gisait sur leur route alluma la discorde.
Adieu, beaux serments de concorde !
Dogues, roquets, mâtins, en un combat fatal,
Se disputent les os pourris de l'animal.
Tandis que la canaille à grands cris se déchire,
Des loups errants, par le bruit attirés,
Accourent sur les lieux. Il va, je crois, sans dire
Qu'ils croquèrent ensemble et carcasse et blessés.

De tous les maux connus la discorde est le pire.

V.

LE SINGE ET LE CHAT.

Messire Fagotin et le brave Mitis
Dans un riche palais vivaient en bons amis.
Ce maudit couple-là, s'il faut croire le dire
De la gent cuisinière et de nombreux laquais,
Etait sans contredit le pire
Que valetaille eût vu jamais.
Chaque jour quelque maléfice,
Par ces coquins était commis :
Rien de si bien caché par eux qui ne fut pris,
Tant à la cave qu'à l'office.
Un jour qu'il gelait fort, nos insignes larrons
Pour se chauffer s'en vont à la cuisine.
—Sur un feu découvert rôtissaient des marrons :—
—" Frère ! ne sentez-vous pas cette odeur divine,
" D'un ton de connaisseur dit Fagotin au chat ?...
" Jamais encore de ma vie
" Je n'ai tant éprouvé l'envie
" De manger d'un tel mets. D'après mon odorat,
" J'imagine que ce doit être
" Un plat au moins digne des Dieux !...
" Ne ferions-nous pas bien, mon vieux,
" D'y goûter avant notre maître ?....
" On ne le saura pas. Voyons....
" La fortune, en tous temps, favorisa l'audace.
" D'ailleurs ne sommes-nous pas seuls en cette place ?..."

Mitis séduit commence à tirer les marrons.
Il écarte la cendre et sa patte légère
En attrappe un, puis deux, puis trois
Que Fagotin, rusé matois,
Croque à l'insu de son compère :
" Bravo ! Mitis, bravo !... le tour n'est pas mauvais,
Disait-il en riant, lorsque soudain arrive
Le cuisinier. Notre singe s'esquive ;
Raton est assommé sans forme de procès.

Le plus petit voleur est souvent la victime
Des méfaits du plus grand.
Qu'il ait, ou qu'il n'ait pas su profiter du crime
On le pend.

VI.

LE LOUP, L'ÂNE ET L'ÂNON.

Un âne, chargé d'ans, se mourait en son trou.
Aussitôt qu'il apprend la chose,
Accourt au trot messire loup,
S'imaginant faire un bon coup.
Mais il trouve la porte close.
Il frappe doucement. L'ânon,
Dernier enfant du moribond,
Quittant le chevet de son père,
Va regarder par le guichet
Pour reconnaître qui c'était :
—" Eh bien ! mon cher enfant, d'une voix familière
" Lui dit le loup, comment va la pauvre santé
" De l'auteur de vos jours ?... Quelle est sa maladie ?....
" Serait-il assez bas qu'on craindrait pour sa vie ?...
" Mais ouvrez donc, mon fils, je me suis tant hâté
" Que j'en sens un point de côté...."
—" Merci de votre politesse,
" Répond le jeune ânon en lui riant au nez ;
" Mon père est beaucoup mieux que vous ne souhaitez
" Et s'occupe si peu des gens de votre espèce
" Qu'il vous exhorte de son lit
" A tirer vos grègues de suite !...."

Aujourd'hui que de gens de pareil acabit
Font aux mourants même visite !....

VII.

L'AIGLE ET LA TORTUE.

—" Laisse-moi dans les airs m'élever avec toi,
" Disait une fois la tortue
" A l'oiseau-roi."
—" Badinez-vous ? pauvre ingénue,
Lui répond en riant l'oiseau de Jupiter.
" Vous n'êtes pas d'ailes pourvue,
" Partant vous ne pouvez vous promener dans l'air ?..."
—" N'importe, repartit insistant davantage
" Dame tortue aussi pesante que peu sage :
" J'ai hâte de juger comment
" L'on se comporte au firmament.
" De grâce, enlève-moi, ne fut-ce qu'un instant..."
—" Soit, vous le désirez, je vais vous satisfaire..."
Et le ministre du tonnerre
Emportant cette masse en son vol glorieux
Jusqu'au plus haut des cieux,
La laisse comme un plomb retomber sur la terre.

Sottes gens pleins d'orgueil et de faibles moyens,
Lorsque je vous vois dans la rue
Singer les grands seigneurs et n'être qu'arlequins,
Je vous compare à ma tortue !....

VIII.

LE SOLEIL ET LA BRUME.

Le soleil, quittant notre terre,
Allait porter plus loin ses feux
Et réveiller l'autre hémisphère ;
Quand tout à coup devant ses yeux
S'étendit un nuage intense
De nauséabondes vapeurs
Flétrissant les plus belles fleurs
Sous sa délétère influence :
" Misérable !" dit le soleil,
" Maintenant que je pars, tu viens sur la nature
" Répandre tes poisons et flétrir sa parure
" De ton souffle pestilentiel !...
" Va ! ton triomphe est éphémère :
" Demain les flots de ma lumière
" T'anéantiront à jamais !..."

Il en est ainsi du Progrès.
En vain pour entraver sa marche inexorable,
Se dressent l'Ignorance à l'aspect indomptable,
Le Fanatisme au bras sanglant
Et la troupe des maux qui va l'accompagnant ;
Le char marche toujours en sa route assurée,
Rien ne peut l'arrêter ; tout cède devant lui.
Par son flambeau puissant l'ère régénérée
Verra luire le jour où la flamme sacrée
Chassera pour toujours les ombres d'aujourd'hui.

IX.

LE LOUP ET L'ÂNE.

Un loup rôdait près d'une étable,
Quand il entendit tout à coup
Le brave Aliboron lui crier par un trou :
" Brigand !... traître assassin ! tueur impitoyable
" De faibles agnelets, de timides brebis,
" Je te crache au visage !... approche, qu'on te brise
" Ta tête scélérate et tes membres maudits.....
" Fais un pas, un seul pas, et je te pulvérise..."
—" Tais-toi, répond le loup, glorieux fanfaron,
" Viens au large, on verra ce que vaut ta prouesse ?...
" Mais tu n'oses sortir, misérable poltron,
" Je t'apprendrais la politesse."

Lorsqu'un homme peureux est loin de tout danger,
Il fait sonner bien haut sa force et son courage.
L'ennemi vient.... le ton commence à lui changer,
Et bientôt on le voit filer comme un nuage.

X.

LE CERF ET LE MANANT.

" Bon homme ! par pitié laissez-moi, je vous prie,
" Ici me cacher un instant.
" Des gens veulent ma mort, je vous devrai la vie."
Ainsi parlait un cerf essoufflé, pantelant,
Qui tâchait par ses pleurs d'émouvoir un manant.
—" Soit, lui répond l'homme aussitôt,
" Je veux bien envers toi me montrer secourable ;
" Va de ce pas dans mon étable
" Te cacher de ton mieux." Le cerf y court. Bientôt
Survient le chasseur au galop.
Il voit le rustre et crie : " Eh l'homme ! Holà ! Ho !....
" Un cerf a-t-il passé tout à l'heure en la plaine ?...."
—" Non, monseigneur,... répond le manant incertain
Tout en indiquant de la main
L'endroit qui recélait le fuyard hors d'haleine.
Le Nemrod n'y prend garde et part à fond de train,
De son côté le Cerf enfile la venelle,
Et l'homme de crier : " Où courez-vous ainsi ?...
" Quitte-t-on de la sorte un généreux ami ?...
" Arrêtez un instant, payez-moi de mon zèle
" A vous avoir sauvé ?..."—" Quoi ? répond le coureur
" En fuyant de plus belle,
" Vous osez bien pour prix d'une infâme noirceur
" Exiger une récompense ?....

" M'avez-vous cru sans yeux, tantôt quand je vous vis
" Désigner de la main,—bourreau sans conscience !—
" Le chenil où je m'étais mis ?...
" Allez !... Je ne vous dois pas de reconnaissance,
" Vous ne méritez que mépris..."

La duplicité dans ce monde
Est plus que commune, elle abonde.
—Depuis nos orgueilleux Crésus,
Constants adulateurs de l'inconstant Plutus,
Jusqu'au plus bas de notre échelle ;—
Lecteur, que de nombreux Janus !
Sans compter tous ceux là qui vous font peau nouvelle
Quand leurs mauvais plans sont connus ! !..

XI.

LE CHIEN, LE COQ ET LE RENARD.

Un chien aimait un coq, et ces deux personnages,
Travaillés à l'envi par la soif des voyages
Quoique se piquant d'être sages,
Un jour quittèrent leur logis.
C'était un beau couple d'amis.
Jamais humeur ne fut plus douce et plus égale ;
Les mêmes goûts les avaient réunis.
On eût dit à les voir côte à côte, Euryale
Allant avec Nisus chasser le cerf léger.
Maintenant, cher lecteur, sans nous décourager,
—Tantôt à travers les campagnes,
Tantôt gravissant les montagnes,—
Avec ces coureurs-là nous allons voyager
Jusqu'à ce jour enfin où grâce à son astuce
Le coq sut déjouer la ruse
D'un renard imprudent qui voulait l'égorger.
Mais n'anticipons pas et racontons la chose :
Nos amis campaient dans un bois :
Il faisait nuit. C'était l'heure où chacun repose :
Les oiseaux dans leurs nids, les hommes sous leurs toits.
Le coq, suivant son habitude,
Sur un arbre dormait perché.
Dans cet arbre creusé par la décrépitude
Le chien s'était aussi couché.
Aucun bruit ne troublait leur douce solitude
Et Morphée à nos deux héros

Prodiguait ses plus doux pavots,
Quand soudain une voix papelarde et sonore
En sursaut réveilla le chantre de l'aurore :
" Venez, disait la voix, venez frère en mes bras
" Recevoir ici l'assurance
" De notre bonne intelligence :
" Je suis un vieil ami, venez, n'hésitez pas."
—" Frère ! lui répondit, en secouant la tête
" Le Coq qui savait son métier,
" De vous baiser aussi, je me fais une fête
" Mais je ne puis venir, car je suis prisonnier.
" Je vais donc, s'il vous plaît, avertir le portier."
Le renard à ces mots ne se sent plus de joie ;
Il croit déjà saisir sa proie,
Quand soudain le portier,—je veux parler du chien,—
S'élance d'un bond sur le sire
Et vous l'étrangle bel et bien.

Par ma fable je prétends dire
Qu'il n'est rien de plus précieux
Qu'un ami véritable et surtout courageux.
Mais qu'ils sont rares sur la terre !...
Cette autre vérité vaut pour le moins autant :
Lorsqu'un sage veut se défaire
D'un homme perfide et méchant,
Et qu'il n'est pas assez puissant
Pour s'acquitter seul de l'affaire,
Il lui suscite adroitement
Quelque plus terrible adversaire
Qui vous l'expédie à l'instant.

XII.

LES POISSONS ET LE HÉRON.

Un héron chargé d'ans et dont les yeux débiles
Pouvaient à peine au fond de l'eau
Distinguer du poisson les bataillons agiles,
Les prit par un moyen aussi fin que nouveau.
Il alla se poster au bord d'une rivière
Et fit le pied de grue en regardant l'eau claire
Jusqu'à ce qu'un poisson
Vint se montrer, enfin il vit un carpillon
Jouant à la surface : " Eh ! mon jeune compère,"
Lui cria-t-il d'une voix familière,
" Approchez-vous de moi ; voyons, n'ayez pas peur.
" J'accours vous informer d'une affreuse nouvelle :
" Tenez,... j'en tremble encore... on m'a dit qu'un pêcheur
" Aidé de ses enfans, viendra dans sa nacelle
" Avant huit jours vous prendre tous..."
Le carpillon, plein d'épouvante,
De courir raconter la nouvelle accablante.
Voilà tous les poissons consternés, quasi fous !..
On s'assemble, on discute, on parle... mais que faire ?..
Mille avis aussitôt sont donnés, puis bannis.
Enfin on décida que la gent poissonnière
Remercîrait ce brave et bon donneur d'avis,
Et que le carpillon irait à l'instant même
Demander humblement s'il ne connaissait pas
Quelque adroit stratagème

Qui pourrait les tirer du terrible embarras.
" Cher carpillon, je connais plus d'un leurre,
" En souriant répondit le héron.
" Le mieux à faire en cette occasion,
" Sans contredit, c'est changer de demeure.
" J'ai voyagé beaucoup dans ce pays
" Et je sais un endroit tranquille
" Où vous trouverez un asile
" Sans que jamais vous risquiez d'être pris.
" Allez-y, croyez-moi, décampez au plus vite." [vous?.."
—" Décamper,... mais comment?... De grâce, expliquez-
—" La chose est bien facile. Ecoutez: que de suite
" Poissons petits et grands abandonnent leurs trous.
" Avec mon bec, sur la surface,
" Je les saisirai tour à tour
" Pour les mener à l'autre place.
"N'est-ce pas clair comme le jour?...
Les poissons, bonne gent, de louer sa finesse;
Ce fut alors à qui passerait le premier.
Le brave et bon héron riant de leur simplesse,
Un à un les porta gaîment dans son vivier,
Et vécut assez vieux pour croquer le dernier.

Peuple! si tu scrutais les avis qu'on te donne
Tu pourrais voir le plus souvent
La ruse et l'intérêt briller au premier rang:
Car en faux conseillers notre monde foisonne!..

XIII.

LE PORTRAIT PARLANT.

Un digne campagnard, bonhomme un peu coquet,
S'était fait peindre un jour, et tout fier de l'ouvrage
Fit assembler chez lui ses amis du village
Pour avoir leur avis à propos du portrait :
" Voyons, dit-il, parlez ; surtout point de contrainte...
" Sont-ce bien là mes traits ?... Croyez-vous que c'est [moi ?..."
—" Bon Dieu ! dit alors l'un, la figure est mal peinte,
" Ce n'est pas plus vous que le roi.
" Votre peintre est un sot, un rapin misérable
" Qui jamais ne sut le dessin.
" Vous êtes blanc comme satin,
" Vous voilà plus noir que le diable...."
—" Mais voyez donc ces yeux, crie un autre, vraiment
" Ils sont tout de travers.... Ce nez n'est pas le vôtre....
" Vous l'avez très petit, il l'a fait plus que grand ;
" Je crois qu'il vous prit pour un autre..."
Un troisième à son tour pensa d'autre façon
Et renchérit encor sur l'avis du deuxième,
Tant et si bien qu'au quatrième
Le digne campagnard avait l'air d'un ourson !...
Mécontent, désolé de leur décision,
Notre homme va frapper chez le peintre au plus vite
Et lui conte l'affaire, épargnant toutefois
Ce qui blessait trop son mérite.

" Quels sots !... dit ce dernier, ce sont des maladroits
" D'une crasse ignorance en dessin et peinture.
" Tenez, pour le prouver, à l'aide d'un couteau
" Otons pour un instant la tête du tableau
" Et placez y votre figure.
" Qui rira, nous verrons." Ainsi dit, ainsi fait.
Voilà nos connaisseurs d'une espèce nouvelle
Réunis de nouveau vis-à-vis du portrait
Et dégoisant de même.—" Ah ! mes sots sans cervelle,
" S'écria le portrait s'animant tout-à-coup,
" Vous aviez critiqué tout au long la peinture,
" Je vous ai cru, j'étais bien fou,
" Car aujourd'hui, manants, vous blâmez la nature !..."

A quoi bon raisonner avec de sottes gens
Qui ne veulent voir ni comprendre.
Lorsqu'on ne peut s'en faire entendre,
Il vaut bien mieux pour soi garder ses arguments.

XIV.

LE FANFARON MIS À SA PLACE.

Un certain fanfaron, après un long voyage,
Tout aussi sot qu'avant, revint dans son pays,
C'était un vrai plaisir d'écouter son langage.
Il avait gagné cent paris.
Un cerf, pour ce coureur, n'était qu'une tortue :
A Rhode, un certain jour, il avait fait un saut
De quatre à cinq cents pieds de haut.
—" Si tu veux, beau sauteur, que ta fable soit crue,
" Lui dit un vieillard en riant,
" Il faut le prouver à l'instant.
" Tiens... monte sur ce toît et saute dans la rue.
" Nous te croirons alors plus léger qu'un oiseau.
" Eh bien ! pourquoi rester planté comme un poteau ?..."
Voilà mon fanfaron au pied de la muraille,
Il ne sait que répondre, il a l'air hébêté,....
Chacun alors de rire ; on le siffle, on le raille,
Même par les enfants il est moqué, hué.

Souvent, que trop souvent, nous voyons dans le monde
Des personnages sots faire les fanfarons,
Ils ont tout vu, tout fait, tant ici qu'à la ronde ;
Ce sont des imposteurs, des faquins, des poltrons...
Je les hais pour ma part et que Dieu les confonde !...

XV.

LE MULET ET LE SINGE.

Un mulet, tout pétri d'orgueil et de jactance
Et de plus têtu comme l'est
Un mulet,
En tous lieux, le ton haut, parlait de sa naissance ;
A peine daignait-il regarder le cheval :
" Mes illustres aïeux datent de Palestine,
" Disait-il. On les vit effacer par leur mine
" Quiconque osa se montrer leur rival.
" Je puis m'enorgueillir d'avoir en ma famille
" Gens d'épée et de robe et des plus honorés,
" Et s'il fallait parler de mes cousins lettrés
" J'en compterais plus de dix mille !..."
Comme il disait ces mots, un âne vieux, pelé,
Qui de notre mulet était l'illustre père,
Piteusement se mit à braire.
Le fils en parut désolé.
—" Holà ! Ho ! triple sot, voilà qui vous condamne.
" Lui crie un singe en le sifflant,
" Si votre mère était jument
" Votre père n'est qu'un vieil âne !...

En pays étranger j'ai rencontré souvent
Plus d'un pied plat osant se dire
Descendu de tel ou tel sire,
Et dont le père était un malheureux croquant.

XVI.

LE LOUP ET LE CHIEN,

Un loup plein d'appétit,—les loups ont toujours faim.—
Une fois rencontra des moutons en chemin.
Il en aurait croqué volontiers trois ou quatre
Mais Mouflard et son maître armé d'un lourd gourdin
Etaient assez forts pour le battre :
—" Que veux-tu ? lui dit le mâtin,
" Roules-tu par hasard quelque mauvais dessein ?..."
—" Pardonnez, cher ami, je me sentais malade
" Et je fais une promenade
" Pour me remettre un peu ; quant aux méchants projets
" Que vous me supposez, n'en soyez pas en peine ;
Les gens me disent très mauvais
" Mais je suis loin de l'être autant que je parais.
" Tenez le pour chose certaine :
" Veuillez en accepter ma parole d'honneur..."
—" De vous !... lui répondit le chien d'un air moqueur,
" De vous !... autant vaudrait la prendre d'un voleur !..."
—" Holà ! monsieur le chien, à mon nom pas de tache,
" Laissez-là ce ton persiffleur ;
" Me prenez-vous pour un bravache ?...
" Mes sentiments d'honneur sont aussi raffinés
" Que mes exploits sont renommés..."
Notre tartufe allait prolonger sa matière
Quand un petit agneau s'écartant de sa mère
Resta bêlant bien loin derrière le troupeau.

Messire loup court sus, saisit le pauvre hère
Qui se débat en vain et l'emporte au galop,
Et Mouflard de le suivre et de crier : " Ho ! Ho !...
" Arrêtez, assassin !... arrêtez, triple traître !...
" Les voilà donc ces nobles sentiments
" Que vous vous efforciez tant de faire paraître
" Pour cacher vos projets sanglants !..."

Les méchants d'aujourd'hui, tartufes émérites
Excellent à jouer les vertus qu'ils n'ont pas.
Rien ne coûte à ces hypocrites,
Et pour mener à fin leurs projets illicites
Ils seront tour à tour, chrétiens ou renégats.

XVII.

LE LIÈVRE ET LA TORTUE.

Un lièvre, léger de la tête,
Rencontra la tortue un jour en son chemin :
" Ah la sotte figure ! ah la plaisante bête !
" Où s'en-va-t-elle de ce train !
" S'écria le coureur en se trémoussant d'aise.
" Hola ! Ho ! s'il vous plaît, craignez-vous le larron
" Que vous portez ainsi partout votre maison ?...
" Vous devez, ma commère, en sentir du malaise.
" Sans doute vous n'allez pas loin ?..."
—" Mon cher ami, répondit la tortue,
" De mon fardeau ne soyez pas en soin
" Ma force vous est inconnue.
" Je parais lente, n'est-ce pas ?...
" Eh bien ! mon beau courrier, désignez une place
" Nous verrons qui de nous peut parcourir l'espace
" Le plus tôt... Je le dis sans le moindre embarras..."
—" Radotez-vous, la vieille ?.. Oubliez-vous, grand-mère,
" Que lorsqu'un lièvre court, la brise est moins légère ;
" Je vais comme le vent."
—" Tout beau ! jeune zéphir, un peu moins de jactance
" Je ne radote aucunement.
" Le plus lent de nous deux n'est pas celui qu'on pense.
" Voyons, tenez-vous le pari ?..."
Le lièvre en souriant lui répond par un oui.
Ils partent. Celui-ci dévance

La tortue. Il la voit rampant derrière lui
Suant, soufflant et traînant à grand peine
Son corps même plus lourd que sa lourde maison :
" Arrêtons-nous. Pourquoi courir à perdre haleine
" Se dit-il ?... après tout je pourrais d'un seul bond
" Dépasser maintenant cette sotte tortue.
" Laissons-la gagner du terrain,
" Tantôt quand près du but elle sera vaincue,
" La folle, j'en suis sûr, en mourra de chagrin..."
Le lièvre, en attendant, broute l'herbe fleurie,
Le serpolet, le romarin,
Encor brillants des pleurs qu'y versa ce matin
L'aurore aux doigts de rose. Il en fait chère lie.
Se couche, ferme un œil et dort.
Cependant la sage tortue
Touche la place convenue;
Notre lièvre dormait encor !

D'un sot présomptueux voilà le caractère.
Pourquoi donc, s'il vous plaît, s'occuper à dormir
Quand on a dans les mains une toute autre affaire ?
Le talent n'est point nécessaire
Si l'on ne sait pas s'en servir.

XVIII.

LES DEUX CHÈVRES.

Un pont qui n'était rien qu'une étroite planchette
Reliait les bords d'un torrent.
Sur ce chemin une belette
Eût passé difficilement.
Madame la chèvre pourtant
Un beau matin y rencontrant
Mademoiselle la chevrette
Ne voulut pas
Céder le pas.
De son côté, mademoiselle
S'imaginant qu'on rirait d'elle
En même temps voulut passer.
Les voilà sur le pont. La haine les anime,
Aucune ne veut reculer;
Toutes deux roulent dans l'abîme.

Nous voyons semblable accident
Dans le chemin de la Fortune
Se répéter assez souvent.
On s'en occupe peu. La chose est si commune.

XIX.

LES SINGES.

Favorisé d'un vent propice
Venait d'arriver dans le port
Un vaisseau n'ayant à son bord
Que des singes pour marchandise.
Leur débit paraissait certain,
C'était une excellente affaire
Et le marchand comptait bien faire
Sur tous ces singes un gros gain.
Il connaissait à fond le pauvre genre humain.
Car après tout, dans ce bas monde,
Qui fourmille de sots tant ici qu'à la ronde,
Quel est celui qui ne voudrait
Avoir un singe, son portrait;
Ou tout au moins admirer à son aise,
Moyennant quelques sous de rétribution,
Les tours divers et pleins d'adresse
De cette agile nation ?...

. . . . . .

. . . . . .

Pour annoncer sa cargaison
Notre marchand court à la ville.
Les matelots de leur côté
En font autant. Voilà le vaisseau déserté.
Il n'y reste que la famille
Des singes prisonniers : " Mes frères, mes amis,

" Leur dit un vieux magot dont les cheveux blanchis
" Et le ton imposant commandaient le silence,
" Voulez-vous suivre mon avis ?...
" Nous serons libres tous ?... profitons de l'absence
" De ces coquins qui nous ont pris,
" Et filons notre nœud avec plus de prudence
" Que n'en montrent nos ennemis.
" Hâtons-nous. J'ai connu les hommes dans ma vie :
" Les plus affreux tourments nous seraient réservés.
" Moi-même j'ai gémi sous leur joug et je sais
" Les degrés de leur perfidie.
" Ce n'est pas le moment d'exposer mes malheurs :
" Plus tard quand un vent favorable
" Nous ramènera tous vers nos frères, nos sœurs,
" Je vous raconterai ce récit lamentable
" Qui pourrait arracher des pleurs
" Au tigre le plus intraitable.
" Maintenant mes dignes amis
" Nous avons un tout autre ouvrage.
" Brisons les fers qu'on nous a mis
" Et secouons notre esclavage.
" Je vous guiderai sur les flots.
" Je connais le chemin de la patrie absente,
" Je serai le pilote et vous les matelots...."
—" Hourrah ! s'écrie en chœur la foule impatiente
Des nombreux auditeurs tant singes que guenons.
Ainsi dit, ainsi fait. Voila donc le navire
Démarré sur le champ
Qui vogue en paix sur l'Océan
Emportant nos gens en délire.

Tout alla pour le mieux dans le commencement.
A les voir on eût dit les compagnons d'Enée
Poussés par l'aveugle Destin,
Fuyant traitreusement Didon l'infortunée
Pour fonder l'empire latin.
Mais hélas! tout à coup l'aquilon se déchaine,
Siffle, souffle en fureur sur les flots endormis,
Et remuant l'humide plaine
Agite en même temps nos singes étourdis;
Le vent redouble en violence,
La mer est folle de terreur
Et les flots mugissants se heurtant en fureur
Sement le désordre et la peur
Parmi ces nautonniers tantôt pleins d'espérance
Et maintenant morts de frayeur.
Ils vont périr, de salut point de chance!
Bientot le malheureux esquif
Allant rouler contre un récif
Se brise;
Et voilà nos guenons, pilote et matelots
Ensevelis au fond des flots.

Avant de faire une entreprise
L'on doit peser sa force et son habileté.
C'est le comble de la sottise
De viser à plus haut que sa capacité.

XX.

ESOPE ET LE MÉCHANT POÈTE.

Un rimeur enragé qui se croyait poète,
En dépit d'Apollon et surtout du bon sens,
Vint un jour voir Esope et lui rompit la tête
De trois fois mille vers aussi sots qu'impudents.
Ce pauvre fou tout bourré d'ignorance,
Dans ses vers plats surchargés de jactance
Tantôt se comparait au chantre d'Ilion,
Tantôt à quelque autre génie ;
Il alla même, ce dit-on,
Jusqu'à s'intituler le dieu de l'harmonie !
—" Votre avis, s'il vous plaît, mon cher juge, voyons....
" Dit-il enfin en reprenant haleine.
" Ces vers que je crois beaux vous paraissent-ils bons ?...
" Pensez-vous ma gloire certaine ?...
" Avez-vous admiré ces endroits gracieux
" Où ma muse, peut-être fière,
" Se sentant à l'étroit sur notre pauvre terre
" Vole s'asseoir parmi les Dieux ?...
" Ai-je bien fait ou non de m'adresser d'avance
" Un peu d'encens ? ? ?..."—" Mon cher, vous avez très bien
" Lui répondit Esope en baillant, car je pense [fait,
" Que personne après vous ne vous en donnerait..."

XXI.

LE PÊCHEUR ET LE GOUGEON.

Un vieux pêcheur dans son filet
Avait pris un gougeon.—" Oh ! laissez-moi la vie,
" Bon, excellent ami, dit-il, je vous en prie
" Voyez si je suis maigrelet.
" Tout mon corps fait à peine une mince bouchée,
" Attendez l'an prochain, alors j'aurai grandi,
" Par pitié, lâchez-moi !...."—,,Tout beau ! mon étourdi,
" Mon âme à tes discours ne se sent pas touchée,
" Car si je te lâchais tu m'irais de ce pas
" Informer la famille
" De mes filets, de mes appâts...
" Je ne suis pas si sot !... pour arriver à mille
" On commence par un, et je sais qu'un oiseau
" Que l'oiseleur retient prisonnier dans ses mailles
" A bien plus de valeur que dix dans les broussailles."

Un gougeon dans la main vaut un brochet dans l'eau.

XXII.

NAUFRAGE DE SIMONIDE.

Sans doute c'est beaucoup que d'avoir des richesses,
Mais ce n'est pas assez. Il faut, je pense, encor
Pouvoir joindre l'esprit même à des monceaux d'or.
Bien fol est qui se fie aux perfides promesses
De l'aveugle et changeant Plutus !
N'a-t-on pas vu souvent—vérité singulière—
Un homme s'endormir Crésus,
Et se réveiller Bélisaire ?...
Par mon récit, je vais montrer
Que la Fortune est inconstante,
Et que l'homme d'esprit toujours peut la braver.
En voici la preuve éclatante :

Simonide en chantant la gloire des lutteurs,
Parcourut tour à tour les villes de l'Asie.
Enfin lorsque l'or des vainqueurs
L'eut rendu deux fois riche, il lui prit fantaisie
De retourner dans son pays.
Il était, (nous dit-on) né dans l'ile de Cée,
Et dût, par conséquent, faire la traversée
Par mer. Il s'embarqua. Mais les vents ennemis,
Sur un roc jettent le navire.
Il y reste cloué. Les flots vont le détruire....
Chacun se croit perdu....chacun pousse des cris....
C'est à qui saisira son précieux bagage....

Simonide lui seul ne se charge de rien,
—" Que ne t'efforces-tu de sauver du naufrage
" Quelque chose au moins de ton bien ? "
Lui dit un passager le voyant immobile.
—" Cher ami, répond-il, je fais peu cas de l'or,
" Dans ce moment surtout, je le crois inutile ;
" Je porte en moi mon vrai trésor."
Cependant, au plus vite, on se jette à la nage.
Plus d'un périt. Le reste des nageurs,
Mais en bien petit nombre, aborde sur la plage ;
Lorsqu'une bande de voleurs
Venant compléter leur détresse,
Arrache à chacun ses écus
Et sur le rivage les laisse
Nus.
Que faire ? Où diriger une course incertaine ?. . . .
Où se montrer ainsi ? Nos pauvres naufragés
Sont tous au plus découragés.
Par bonheur, ils étaient proches de Clazomène.
Ils y vont. Un riche savant
Que du grand Simonide admirait les poèmes,
Chez lui le reçoit à l'instant.
Le poète se voit comblé de soins extrêmes,
Et de nu qu'il était, il a linge, or, logis,
Les autres compagnons du sage,
Echappés au naufrage
Mendièrent partout du pain et des habits !

XXIII.

LE MOUTON, LE CERF ET LE LOUP.

Un cerf, hâbleur fini, sans le sou se trouvant,
Alla voir un mouton qu'il connaissait bonhomme
Pour lui soutirer quelque argent :
" Monsieur du loup, dit-il, est garant de la somme,
" Je l'ai vu ce matin ; pour tout prêteur mouton
" C'est bien argent comptant que telle caution....
" Ainsi donc, bon ami, prêtez-moi, je vous prie,
" Vous me tirerez d'embarras
" Et je vous bénirai le restant de ma vie...."
—" A d'autres, cher monsieur, je ne vous prête pas
" Un simple monaco, lui répondit de suite
" Le bonhomme mouton qui se doutait du coup.
" Je le connais fort bien votre monsieur du Loup.
" Je sais ce que vaut son mérite.
" Il emprunte souvent et ne rend jamais rien ;
" En un mot c'est un franc vaurien.
" Quant à vous, bon ami, fussiez-vous sans ressource,
" Prêt à tomber faute de pain ;
" Avant de délier les cordons de ma bourse
" Je vous verrai plutot cent fois mourir de faim.
" Car vous êtes trop bien renommé pour la course.
" Telle est, monsieur le cerf, mon humble opinion.
" Allez chercher ailleurs et que Dieu vous bénisse ! !..

Avant que la fraude finisse,
Il faudra bien encor plus d'un pareil mouton.

XXIV.

LA MOUCHE ET LE TAUREAU.

Un taureau roi d'une prairie
Fleurie,
Paissait silencieusement,
Lorsque du haut des cieux une mouche insolente,
Tombe, et va sur son front s'asseoir en bourdonnant :
" Monseigneur le taureau, si je suis trop pesante,
" Dit-elle d'un air important,
" Vous n'avez qu'à parler, je m'envole à l'instant."
—" Qui me parle ?..répond le taureau mugissant.
—" Moi !—Qui toi ?—Me voici !—Tiens c'est vous ma [mignonne ?
" Eh ! que m'importe à moi que vous soyez ou non
" Sur mon front !
Vous ne pesez pas une tonne ?
" Vous vous croyez pourtant bien lourde, n'est-ce pas ?
" Détrompez-vous ; votre présence
" Ne m'incommodera pas plus que votre absence."

Tels sont avec plus de fracas
Et plus encor de suffisance,
Tous ces prétendus grands esprits,
Qui le front vers le ciel et la tête en arrière,
S'intitulent rivaux du Dieu de la lumière.
Mais voyez, s'il vous plait, ces géants sous l'équerre,
Vous les trouverez si petits
Qu'ils vous sembleront même indignes de mépris.

XXV.

LES DEUX CHATS PLAIDANT PAR DEVANT LE SINGE.

Deux chats, maîtres fripons, avaient d'un étalage
Volé traitreusement un superbe fromage.
Mais ce n'était pas tout de l'avoir dérobé ;
Le partager était chose plus difficile.
—" Voyons, dit Rodilard à son associé,
" J'en garde les trois quarts ; toi, prends le reste et file ;
" J'ai fait le coup, j'aurais droit au butin entier."
—" Oh que non ! Il me faut la moitié de la prise,
" Lui répondit Mitis, je la vis le premier.
" Faisons partage égal, ou sinon je te brise,
" Quelque membre, maudit coquin ! "
—" Tout beau ! mon fier-à-bras, rengaine ta colère :
" Nous irons consulter le juge Fagotin,
" Il nous mettra d'accord en peu de temps, j'espère."
Voilà donc nos larrons chez le singe. Tous deux
Content l'affaire ensemble.—" Allons, messieurs, silence!
" J'ai saisi votre cas, dit d'un air sérieux
" Le rusé Fagotin prenant une balance.
" Voyons, dans ces bassins mettez chaque morceau."
Maître singe soupèse, et voyant qu'un plateau
A gauche plus qu'à droite penche,
De l'air le plus grave retranche,
Une grosse moitié du morceau trop pesant
Qu'en face des plaideurs il dévore à l'instant.

Ceci fait, son Honneur à repeser s'apprête ;
Mais cette fois c'est de l'autre côté
Que le bassin est emporté.
Nos chats, en murmurant, tous deux branlent la tête.
—" Votre Honneur, s'il vous plaît, crie enfin Rodilard
" Ne soupesez plus davantage !
" C'est assez contester à propos d'un fromage ;
" Telles qu'elles sont là, laissez nous chaque part,
" Nous vous en supplions, de grâce..."
—" Badinez-vous ?..Messieurs !..le cas est embrouillé.
" Repartit Fagotin souriant *a parte*,
" Je tiens trop à prouver que j'entends les affaires.
" Ainsi donc, mes amis, je vais encor croquer
" Ce tout petit morceau pour mieux vous accorder.
" Et je garde le reste à titre d'honoraires."

Quand je te vois, pour ton malheur,
Recourir à Thémis, cette déesse louche,
Qui ne lâche jamais les objets qu'elle touche,
Que je te plains, pauvre plaideur !....

XXVI.

LE COQ ET LE CHIEN.

Maitre coq et Mouflard à l'humeur vagabonde
S'aimaient d'un amour fraternel.
" Frère ! dit un jour le chien d'un accent solennel,
" Tout meurt et nous n'avons encor rien vu du monde...
" Quel fut notre sort jusqu'ici ?...
" Nous avons constamment, stupides que nous sommes,
" Fait taire nos penchants pour obéir aux hommes
" Et vivoter à leur merci !....
" J'en suis las, et je crois que vous l'êtes aussi.
" Ecoutez mon projet, il est bon, le voici :
" Ce soir, frère, ce soir quand toute la famille
" Du maître et des valets rentrés dans leur réduit
" Dormira d'un sommeil tranquille,
" Profitons doucement des ombres de la nuit
" Et filons notre nœud sans bruit.
" Ce plan, vous le voyez, n'est pas très difficile.
" Il ne s'agit pour le moment
" Que de cacher à tous notre projet de fuite
" Et de régler notre conduite
" De manière à tromper le portier vigilant
" Pour éviter toute poursuite
" Quand nous aurons quitté cette triste prison
" Nous agirons à notre tête ;
" Libres, qu' on est heureux !... plus de coups de bâton
" Comme en donne aujourd'hui le valet malhonnête

" Pour une peccadile et souvent sans raison.
" Une fois dans le monde, ah ! frère, quelle fête !...
" Tenez, si je voulais embellir mon sujet
" Je vous répèterais le séduisant langage
" Que me tenait hier un habile barbet,
"—Vénérable par son grand âge,
" Et qui depuis longtemps dans l'univers voyage
" En amassant
" Beaucoup d'argent
" Par son adresse
" Et sa sagesse ;—
" Frère, vous rougiriez alors de vivre un jour
" De plus dans une ignoble et sale basse-cour,
" Et vous pleureriez de tendresse
" Rien qu'à songer au sort heureux
" Que nous pouvons avoir tous deux.
" Ainsi donc à ce soir..."—" Fort bien, répond le chantre
" De l'Aurore. Après tout je n'ai guère souci
" De mourir esclave en cet antre
" Tandis qu'on peut ailleurs vivre bien mieux qu'ici."

- -

- -

Cependant la nuit vient .—Une nuit sans lumière,
Une nuit propice aux voleurs ;—
Nos intrépides voyageurs
Passent traitreusement tous deux sous la barrière
Et vous arpentent le chemin
A fond de train,
Bientôt leur course les amène
Dans un bois.—" Ça mon frère, arrêtons-nous un peu,

" Dit Mouflard sur les dents, et reprenons haleine.
" Nous venons de fournir une traite, parbleu !
" Qui vaut assurément la peine
" D'être transmise à la postérité,
" Comme exemple éternel de ce que peut la haine
" D'une servitude inhumaine
" Inspirer de célérité
" A de pauvres reclus voulant leur liberté."
Notre héros parlait encore
Quand tout-à-coup un hurlement sonore
Arrête son discours et le glace de peur.
Le coq, presque mort de frayeur,
Se blottit dans un arbre, et le malheureux chien
Reste au pied, maudissant la Fortune cruelle.
Un loup survient, puis deux, puis trois, et la séquelle
Malgré ses cris plaintifs l'étrangle bel et bien.
Maître coq écoutant ces hurlements funèbres
Qué rendaient plus affreux les épaisses ténèbres,
Appelait de ses vœux la lumière du jour :
" Malheureux que je suis ! ... en répandant des larmes
" Se disait -il, pourquoi devais-je fuir les charmes
" De cette chère basse-cour
" Où je régnais tout seul ?.... Ah ! si je puis encore
" Retourner à cet heureux toit,
" Je jure par les Dieux que maintenant j'implore
" D'y rester toujours clos et coi !...."
Ainsi pensait ce pauvre roi
Dont la voix stridente et sonore
Annonce chaque nuit le lever de l'aurore.
On rapporte pourtant qu'en cette occasion

Il ne l'annonça pas à grand bruit de clairon;
Pour moi, je tiens que c'est la crainte
Qui fut cause de sa contrainte.
Bref, après maint danger, mainte folle terreur,
Il parvint à revoir le logis de son maître,
Où, parmi les poulets qui faisaient son bonheur :
Il est encore vivant peut-être.

Pauvres gens qui courez vers de lointains climats
Sur les ailes de l'espérance,
Croyez-vous que votre indigence
Va s'y changer soudain en heureuse abondance
Quand vous ne savez même où diriger vos pas ?...
Voyez la triste destinée
De Mouflard périssant sous la griffe du loup....
Et n'oubliez jamais que toute âme bien née
Chérit son pays avant tout !...

XXVII.

LE LOUP ET LE PORC-ÉPIC.

" Rentrez vos dards, mon petit frère,
" Disait un jour messire loup
" Au porc-épic. Pourquoi cet attirail de guerre
" En temps de paix ?... Etes-vous fou
" De vous garder ainsi ?... Croyez-moi, camarade,
" Mettez vos piquants de côté
" Que je vous donne l'accolade
" D'une douce fraternité ?...."
—" Grand merci de ton embrassade
" Répond le porc-épic en riant, je connais
" Plus d'un tour de ta perfidie :
" Nous sommes, je l'avoue, en paix ;
" Mais je suis en ta compagnie,
" Et j'ai lu quelque part qu'un sage se méfie
" Des offres de service et même des serments
" Que dans leur intérêt prodiguent les méchants."

XXVIII.

LES DEUX LIVRES.

Avec un Elzévir qui traversant les âges
Avait du temps rongeur ressenti les outrages,
Vivait en très mauvais accord
Un livre neuf tout couvert d'or.
" Que cet affreux bouquin, amas de pourriture
" Exhale un parfum exécré !
" Disait d'un ton hautain le beau livre doré.
" Tu n'es bon qu'à servir aux vers de nourriture ?
" Va-t-en, tu m'empestes ces lieux !..."
—" Modérez, s'il vous plaît, cette grande colère,
" Pourquoi ce langage orgueilleux ?
" Qu'ai-je donc fait pour vous déplaire ?...
" Plus d'un siècle a pesé sur mon front, et vos yeux
" S'ouvrent à peine à la lumière ?...
" Prenez garde !... peut-être un jour vous verra-t-on
" Souillé, dépareillé, perdu sur l'étalage
" D'un brocanteur du voisinage,
" Qui, sans avoir égard à votre ambition,
" Vous fera bien souvent pleurer plus d'une page !...
" Croyez-moi, rabattez votre présomption..." [te..."
—" Silence, malheureux !...."—" Souffrez que je racon-
—" Te tairas-tu, coquin ! Vraiment tu me fais honte :
" Tu n'es qu'un vil impertinent.
" Va débiter ailleurs ce discours impudent,
" Tu m'infectes, te dis-je, encore un coup, va-t-en !..."

Les gros mots volaient dru, lorsque chez ce libraire
Entre un littérateur au goût pur et sévère.
Le savant tour à tour inspecte les rayons.
Son œil inquisiteur sur le bouquin s'arrête,
Il l'ouvre, le parcourt, l'admire et puis l'achète.
Il voit l'autre et le prend.—" le beau livre ! voyons
" Dit-il, quel est l'auteur illustre
A qui le relieur a prodigué ce lustre.
—D'un poète incompris c'était l'affreux début.—
Mais à peine a-t-il entrevu
Le titre et la première page,
Qu'il le rejette au loin en disant : " C'est dommage
" De voir doré de même un aussi pauvre ouvrage,
" Certes voilà de l'or perdu !..."

Un sot tout brillant de parures
Avec tous ses laquais, ses chevaux, ses voitures,
N'en est pas moins un sot esprit.
Rien n'est trompeur comme l'habit.
Si par son or peut briller l'imbécille
Ce ne sera jamais qu'un parvenu,
Que salûront les sifflets de la ville
Quand par Plutus il sera méconnu.
Le vrai talent, fut-il même en guenille,
Finit toujours par être bienvenu.

XXIX.

LE RENARD ET LES RAISINS.

Phèdre a dit quelque part qu'un renard des plus saints
Entreprit un pèlerinage;
Et que mourant de soif un jour en son voyage,
Il vit au haut d'un mur de superbes raisins.
Jamais raisins n'excitèrent l'envie
Comme ceux-là :
" Dieux protecteurs ! merci, le renard s'écria
" Les yeux au ciel, je renais à la vie.
" Déjà je perdais tout espoir
" Quand votre bonté secourable
" Me les a fait apercevoir.
" Qu'ils sont beaux ! Que leur jus doit être délectable !...
" Voyons, sans plus tarder essayons de cueillir
" Une de ces grappes vermeilles,
" Jamais, foi de renard, je n'en vis de pareilles."
Mais il a beau sauter, il ne peut parvenir
Jusqu'au sommet de la muraille.
Il va, vient, puis revient, tourne et tourne cent fois
Autour du mur. Enfin se voyant aux abois :
" Fi ! ces raisins sont verts et bons pour la canaille,
" Dit-il tout haut. Partons, je perds ici mon temps."

Il est dans l'univers beaucoup de telles gens.

XXX.

LE LION ET LA GRENOUILLE.

Un jour le roi des animaux
Passant auprès d'un marécage
Entendit l'infernal tapage
De la gent grenouillère au milieu des roseaux.
" Quel animal ose bruire
" A mon insu dans mon empire,
" S'écria le lion ; serait-ce par hasard
" Quelque ennemi perfide ?... Un loup, un léopard !...
" Allons voir, je saurai le réduire au silence."
Comme il disait ces mots, voilà que tout à coup
Dame grenouille à large panse
Saute en coassant de son trou.
—" Quoi ?... c'est donc toi, pécore vaine !
" Dit le lion en l'écrasant,
" Qui nous faisais ici ce vacarme effrayant ?...
" Tu ne troubleras plus désormais mon domaine
" De ton tapage affreux.... Va crier chez Pluton !...."

Lecteur, je ne suis pas de l'avis du lion
Et ne veux, d'aucune façon,
Prêcher ici la violence,
Car elle a toujours tort.—Je m'en garderais bien.—
Mais disons qu'on entend parfois un bruit intense,
Et que voit-on, si l'on avance ?
Rien.

XXXI.

LE SINGE.

" Quittons ce vilain bois, pensait le singe un jour,
" Allons nous fixer à la ville.
" Vraiment je suis un imbécille
" De n'en avoir plus tôt recherché le séjour !
" Pourquoi rester ici ?... ne suis-je pas tout comme
" Ce superbe animal que l'on appelle l'homme ?...
" Sa compagnie au moins vaut cent fois mieux, je crois,
" Que celle des renards et semblable racaille
" Qui rôdent vagabonds au milieu de ces bois !....
" Partons !... adieu, sotte canaille
" Je vous plante là sans regret !....
Mais hélas ! notre singe à peine est sur la place
Du village voisin des lieux qu'il délaissait
Qu'il est pris par la populace.
Il se voit enchaîné, joué,
Insulté, poussé.... puis frappé,
Et comprend un peu tard,—accablé de misère :—

Qu'il aurait fait bien mieux de rester en sa sphère.

XXXII.

L'ÂNE ET LE LOUP.

Un loup regagnait sa tanière,
Quand par hasard un âne aussi lâche que sot
L'aperçut. Le grison de le suivre aussitôt,
Mais pourtant d'assez loin pour braver sa colère.
Il voulait l'insulter, il se mit donc à braire :
" Viens, brigand ! je t'échine ; avance un pas, coquin,
" L'on te fera baiser la terre !..."
Le loup qui méprisait un semblable adversaire
Haussa l'epaule de dédain
Et continua son chemin
Quoique d'un coup de dent il eut fort bien fait taire
Cet âne impudent et faquin.

Messieurs les rodomonts et gens de votre espèce
C'est à vous, rien qu'à vous que ma fable s'adresse,
Vous avez beau, mes fiers-à-bras,
Crier bien haut, porter le chapeau sur l'oreille
Et montrer une morgue à nulle autre pareille ;
Croyez moi, l'on ne vous craint pas.
Je vous compare à ces torrents dont l'onde
Bouillonne avec fracas, roule, mugit et gronde,
Eh bien ! ces torrents là se traversent sans pont !...
Le brave est le cours d'eau dont toute la surface
Claire ainsi qu'une glace
Semble dormir en paix. Mais sous son flot profond,
Se cache un effroyable abîme,
Et celui qui l'affronte est toujours sa victime.

XXXIII.

LE RAT ET SES AMIS.

Certain rat, jeune encore et sans expérience,
Découvrit un vieux magasin
Qui gémissait chargé de farine et de grain.
Il y porta ses Dieux. Là, du soir au matin,
Au sein du plus profond silence,
L'heureux fripon faisait bombance.
Seul en cette Capoue, aucun chat ne venait
Troubler ses repas ni son somme ;
Bref, son bonheur semblait parfait.
Mais hélas! notre rat inconstant comme l'homme
Bientôt fut rongé de soucis.
L'ennui le dévorait. Que faire?..
" Voyons, dit-il un jour, je veux dans ce logis
" Convier d'aimables amis
" Qui sauront au moins me distraire.
" Je crois déjà les voir heureux, reconnaissants,
" Me donner à l'envi les plus tendres caresses..
" Je suis riche après tout, et qu'importe aux puissants
" De faire aux pauvres des largesses?.."
Voilà donc Rodilard qui court d'un pas léger
Prier les rats du voisinage
De quitter leur triste ménage
Pour accepter chez lui le boire et le manger :
" Amis! leur disait-il, d'une voix attendrie,
Vous vivotez en malheureux;

Moi je suis cent fois riche, eh bien ! frères, je veux
Descendre parmi vous le fleuve de la vie
Au milieu de joyeux festins !
Venez, ne manquez point." Dès le soir, comme on pense.
Accourut une foule immense
D'amis improvisés, ou plutôt de coquins
Comme on en voit tant dans ce monde,
Chaque fois qu'il s'agit d'écornifler les plats.
En un mot, bientôt tous les rats
De plus d'une lieue à la ronde
Viennent chez Rodilard qui les reçoit gaîment.
Les voilà donc mangeant, saccageant, gaspillant
Ce grenier qui pour eux est un nouveau Cocagne ;
Quand par malheur, un beau matin,
Le maître de ce magasin
Qui durant les chaleurs habitait la campagne
Vint visiter sa farine et son grain.
Il voit l'affreux dégât, fait tout changer de place
Sans différer un seul instant ;
Et notre amphytrion, hier Crésus puissant,
Réduit soudain à la besace
Dut déguerpir au trot de son cher paradis :
Fortune ingrate et mensongère !
Pensa-t-il en fuyant, de tes coups je me ris.
" N'ai-je pas de nombreux amis
" Qui se croiront heureux d'adoucir ma misère !..
" J'irai dîner ici, je souperai là-bas,
" Je verrai tour à tour ancienne connaissance
" Qui paîra de son mieux ces splendides repas
" Témoignage éclatant de mes jours d'opulence.

" Que ne m'ont-ils pas fait de serments d'amitié,
" Ces bons, ces chers amis !..." Il comptait sans son hôte.
premier qu'il trouva le fit changer de note,
Il fut renvoyé sans pitié.
Un second le traita de prodigue imbécille.
Son meilleur compagnon....de table l'insulta,
On dit même qu'il le frappa.
Enfin ce rat déchu trotta toute la ville,
Partout il fut humilié,
Moqué, sifflé, vilipendé.

Ainsi va notre pauvre monde.
Dans la prospérité si vous n'êtes prudent,
Il vous pleut des amis tant que dure l'argent.
L'écornifleur, chez nous, n'est pas rare ; il abonde.
Mais si la fortune un matin
Se retire, et dans la détresse
Vous laisse,
Vous restez seul sur le chemin.

XXXIV.

L'OISEAU MOQUEUR ET LE PINSON.

Il existe un oiseau qu'on appelle Moqueur
Qui critique toujours sans même être chanteur ;
Aussi dans les forêts vit-il comme un ermite,
Chaque habitant de l'air en le voyant l'évite.
Ce triste volatile est envers les oiseaux
Ce que sont maints censeurs parmi les animaux
A deux pieds. Un jour donc que du creux d'un érable,
Ce stupide moqueur, dit-on,
Par ses sifflets, d'un air capable,
Poursuivait sottement un habile pinson :
—" Ah ça ! mon piètre personnage
" Lui dit le pinson irrité,
" C'est bien à toi vraiment de siffler mon ramage !...
" Qu'es-tu, sinon un sot gonflé de vanité ?...
" Chante donc, si tu peux, mon impudent Zoïle,
" Tu ne sais pas même siffler !..."

Défunt Boileau l'a dit, je puis le répéter :
La critique est aisée et l'œuvre est difficile.

XXXV.

LA GUENON ET SON PETIT.

Un jour le maître du tonnerre
  Au pied de son tribunal
De la création entière
  Convoqua chaque animal.
—Il voulait voir la créature
Qui parmi toute la nature
  Avait le plus bel enfant.—
  Tous arrivent à l'instant.
Mais la guenon vint la dernière
Tenant embrassé son petit.
Quand elle entra, chacun sourit,
Puis partit d'un rire d'Homère :
" Ah vous riez, mes envieux !
" Mais riez donc,.... J'en suis bien aise,
" Leur dit en roulant de gros yeux
" Dame Guenon. Aux Dieux ne plaise
" Que je m'en fâche aucunement !...
  " Jupiter, le juste arbitre,
" Saura préférer mon enfant,
" Et cela pour plus d'un titre....
  " Qu'ont-ils de beau vos marmots
" Dites, mesdames les rieuses ?....
  " Ils sont tous vilains, tous sots...
" Leurs formes sont disgracieuses,
  " Voilà !... Mais mon nourrisson

" A peu de chose est tout comme
" L'animal qu'on appelle homme.
" Je crois la comparaison
" Juste, encor me faut-il dire
" Que mon petit sait sauter,
" Gambader et grimacer,
" Quoiqu'il doive encor téter.
" Tout ça va-t-il vous suffire ?...
" Vos nourrissons si charmants
" Auraient beau dire et beau faire,
" Ils vivraient plus de mille ans
" Qu'ils ne pourraient contrefaire
" Ni bien, ni mal mon petit...."
A ces mots toute l'assemblée
Ne put retenir la risée,
Jupiter lui-même rit.

De tout ceci je déduis sans médire,
Que nos mamans sont comme ma guenon.
Leur cher poupon, fût-il un vrai satyre,
Sera toujours le plus charmant poupon.

XXXVI.

LE CRAPAUD MÉDECIN ET LE RENARD.

Un vieux crapaud boiteux, se voyant sans ressource,
Se mit en tête, un beau matin,
De s'intituler médecin,
Afin de déloger le diable de sa bourse.
Suivi d'un socius qui portait ses paquets,
Ses remèdes puants, ses élixirs de vie,
Enfin toute une pharmacie,
Le voilà gravement sorti de son marais
Et criant à la multitude :
" Approchez, mes amis !.... tenez, cet élixir
" Guérit de la décrépitude
" Et fait à l'instant rajeunir.
" C'est un merveilleux spécifique....."
—" Tais-toi, dit un renard qui toisait l'orateur,
" Tu n'es qu'un ignoble empirique,
". Que ne commences-tu par guérir ta laideur ?...."

Nous voyons de nos jours plus d'un docteur en herbe
A qui l'on peut fort bien appliquer ce proverbe
Que j'ai lu quelque part ;—il vaut son pesant d'or :—
Docteur ! avant autrui guérissez-vous d'abord.

XXXVII.

LE VIEUX CHAT ET LA SOURIS

Une jeune souris, en sortant de son trou,
Fut prise un jour par un matou,
Vieux scélérat sans conscience
Et qui dans sa vie avait fait
Maint mauvais tour, maint vilain trait :
" Ciel ! pour quel crime ou quelle offense
" M'en voulez-vous ? lui dit la souris en tremblant
Par pitié ! laissez moi la vie ?....
—" Tais-toi misérable étourdie !
" Lui répond le chat en grondant.
" Qu'ai-je besoin de tes grimaces ?...
" Tous tes soupirs ne me font rien.
" Quand tu serais une des grâces
" Je te croquerais aussi bien."

Ni la sagesse de Socrate,
Ni les meilleurs raisonnements
Ne nous sauveront des méchants
Quand ils nous tiennent sous leur patte.

XXXVIII.

LE GLAND ET LES CHAMPIGNONS.

Par un seul souffle des autans,
Un gland qui touchait les nuages
Tomba du haut de ces parages
Parmi tous ses aïeux que pourrissait le temps.
Des humbles champignons poussaient au pied du chêne :
" Que faites-vous ici, manants?...
" Leur dit le gland déchu, quel objet vous amène
" Dans ces lieux vénérés où dorment mes parents
" Et ma longue suite d'ancêtres ?...
" Allez croître plus loin à l'ombre d'un charnier,
" Coquins !... et respectez la tombe de vos maîtres...
" Savez-vous qui je suis, moi ?... race de fumier !..."
—" Très noble et très illustre sire,
" Lui répond aussitôt le plus vieux champignon
" Dans un discours rempli de modération,
" Nous avons toujours ouï dire
" Que vos aïeux étaient des seigneurs très puissants,
" Renommés pour leur luxe et leur munificence,
" Comme eux nous vous croyons grands parmi les plus [grands ;
" Aussi respectons-nous votre illustre naissance,
" Nous champignons de rien.... je dirai cependant
" Que nous possédons quelque chose
" Que vous n'eûtes jamais, mon seigneur, le talent !...
" Sans parfum, s'il vous plaît, que deviendrait la rose ?...

" Il en est de même de nous
" Et de vous.
" Nous avons les parfums, nous, fumier que nous sommes,
" Nous relevons les plats les plus fins, les plus beaux ;
" Vous autres, nobles glands ! méprisés par les hommes
" Servez de pâture aux pourceaux."

Ils sont passés ces temps marqués d'ignominie,
Lorsque régnait partout la féodalité,
Et qu'un noble ignorant écrasait le génie
Du pauvre, eût-il été le roi de l'Harmonie.
Aujourd'hui nous n'avons plus qu'une royauté
Qui sans doute vaut bien tous les fleurons du monde,
C'est la royauté du talent.
L'ère quatre vingt-neuf, en souvenirs féconde,
Nous a mis tous au même rang.

XXXIX.

LA ROSE ET LE PAPILLON.

Un papillon coquet vit une fraîche rose
Hier bouton encor, mais ce matin éclose ;
Il l'aima.—"Douce fleur ! lui dit-il à genoux,
" O reine des jardins que tu me parais belle !
" Je t'aime, je t'adore ; aime-moi, jurons-nous
" Dès ce moment une flamme éternelle.
" Je ne veux vivre que pour toi ?...."
—" Et moi
" Lui répondit la rose en soupirant de même
" Gracieux papillon ! je t'aime, oh oui, je t'aime !
" Et pour toi, pour toi seul sera tout mon amour..."

- -

- -

Mais le bonheur fatigue. Un matin le volage
Délaisse son amante et va faire le page
Gaîment de fleur en fleur jusqu'au déclin du jour.
—" Ingrat ! lui dit la rose, est-ce là cette flamme
" Que tu m'avais jurée, est-ce là ce volcan
" D'amour impétueux et toujours renaissant
" Qui devait brûler dans ton âme ?...
" Eh quoi ? perfide amant ! sans penser à mes pleurs,
" Sans songer à ma peine,
" Tu ne m'as pas plus tôt fait sentir ton haleine
" Que tu voles déjà courtiser d'autres fleurs ?...
" Infâme !... je te hais... va-t-en !—" Rose coquette,

" Lui répondit le papillon,
' Calmez-vous ; vos fureurs ne sont pas de saison.
" Quel était ce zéphir qui vous contait fleurette
" En mon absence ?... et puis que chantait ce frêlon
" Qui prenait avec vous des airs de compagnon ?
" Allez ! .. ma pauvre fleur, vous me dites volage
" Mais vous l'êtes plus que le vent.
" Une autre fois soyez plus sage
" Et l'on sera moins inconstant."

Si quelqu'une de vous, mesdames,
S'offensait de cette leçon,
Qu'elle parle !. . à genoux j'implorerai pardon ;
Car je vous aime trop pour médire des femmes.

XL.

LES VOLEURS ET LE COQ.

Dans un certain logis, en l'absence du maître,
Des voleurs une nuit firent irruption.
Mercure les servait ; et nos coquins peut-être
Jamais n'avaient rêvé si belle occasion.
Cependant, ô déception !
Après mainte fouille inutile
Ils ne purent trouver qu'un pauvre coq débile
Qn'ils prirent à défaut de plus riche butin :
" Ça ! mes bons messieurs, je vous prie,
" Leur dit le captif en chemin,
" Vous n'allez pas, j'espère, attenter à la vie
" D'un animal utile à tout le genre humain.
" De mourir je n'ai nulle envie.
" Je suis, vous le savez, ce chantre qui la nuit
" D'une voix perçante et sonore
" Annonce avec éclat le lever de l'aurore.
" Grâce à moi, de Phébus aucun rayon ne luit
" Que déjà les mortels abandonnent leur somme..."
—" Ah ! tu te crois utile à l'homme
" Et tu prétends, chanteur naïf,
" Nous attendrir par ton mérite ?...
" C'est justement pour ce motif
" Qu'on te fera bientôt chanter dans la marmite.
" Tu mourras, maudit coq ! cause de nos malheurs,
" En lui tordant le col répondent les voleurs.

" Nous te donner la vie ?... à d'autres... pauvre hère !
" Va chez Pluton servir de chantre et de portier,
" Tu ne sers qu'à troubler notre noble métier !..."

Ce coq eut mieux fait de se taire.
Car a-t-on vu jamais le méchant généreux ?...
A quoi bon lui parler de vertu, d'innocence...
Il s'en moque. Le mal est sa seule science,
Le reste est un crime à ses yeux.

XLI.

LE BUISSON ET LA BREBIS.

Sous un buisson épineux et sauvage,
Dame brebis courant le grand chemin
Vint s'abrîter surprise par l'orage.
Lorsque le ciel de nouveau fut serein
Et que la pauvre lanifère
Voulut s'échapper du buisson,
Elle en sortit, mais plus légère
D'une moitié de sa toison.

Souvent pour de sottes querelles,
Que dis-je ! pour des bagatelles,
Des riens... l'on se jette aux procès.
Qu'arrive-t-il ?... après mainte et mainte chicane,
Maintes subtilités et mille autres délais
La cour enfin prononce et vous condamne
Ou vous absout. Comment ? ?... Tondus et retondus !...
Les sbires de Thémis, grands embrouilleurs d'affaires,
Savent si dextrement grossir leurs honoraires
Que tout compte tiré, plaideurs, vous restez nus !
L'honnête homme de loi vous tondant pour sa peine
Plus des trois quarts de votre laine ;
Ainsi donc, croyez m'en, lecteur, ne plaidons plus.

XLII.

LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS.

Le rat de ville un jour alla voir dans les champs
Un sien ami qui vivait solitaire
Loin du bruit des cités.—"Salut ! mon vieux confrère,
" Tout en s'essuyant la paupière
" Lui dit le campagnard. Il y a bien longtemps
" Qu'on ne s'est pas revu. Que de fois en silence
" Ne vous ai-je accusé, peut-être bien à tort,
" De votre cruelle inconstance !...
" Attendra-t-il que je sois mort,
" Ce bon, ce cher ami d'enfance,
—" Me disais-je en plaignant mon sort,—
" Pour visiter un frère, un ami véritable ?...
" Mais enfin vous voilà !... je suis heureux,... parlons
" Du passé, du présent.... et mettons-nous à table..."
—" Cette hospitalité, mon cher, nous l'acceptons,
D'un ton haut et d'un air superbe
Lui répondit le citadin
Jetant en même temps un regard de dédain
Sur le trou du rustique où croissait en paix l'herbe.
Voilà le campagnard qui, pour fêter ce jour,
Fait l'empressé, va, vient, et trotte, et saute, et court,
Portant en un mot sur la nappe,
Morceau par morceau, brin par brin,
Tout son garde-manger ; du vieux lard, du raisin
Et des noix pour dessert, en épiant sous cape

Si, sur le front hautain de son fier compagnon,
Un geste d'admiration
Ne le remercîra du luxe qu'il étale.
On s'asseoit. L'autre rat, nouveau Sardanapale,
Mange du bout des dents, ne trouve rien de bon,
Tandis que son amphytrion
Grignotte avec délice un morceau de lard rance.
—" Ami ! lui dit enfin le trop superbe rat
" En prenant un air d'importance,
" Vous me faites pitié !... Ce brillant apparat
" Me montre clairement votre affreuse indigence,
" Vous vivotez en malheureux,
" Moi je regorge d'opulence...
" Venez dans mon palais, vous serez plus heureux,
" Et bientôt vous verrez quelle énorme distance
" Nous sépare aujourd'hui tous deux.
" Peut-on dans un taudis être plus misérable ?...
" Vous vivez, c'est bien vrai... mais êtes-vous certain
" De pouvoir vivre encore demain ?...
" Si quelque maladie arrive et vous accable,
" Faute d'une main secourable
"Seul ici vous mourrez de misère et de faim.....
" Dans mon palais à moi, la table est toujours prête.
" Du matin jusqu'au soir et du soir au matin
" Nous ne ferons rien qu'une fête....
" Et je ne parle pas des superbes lambris,
" Et des moëlleux coussins, et des riches tapis...
" Et des mille flambeaux qui durant la nuit sombre
" Etincellent dans l'ombre...
" Et des plats succulents, tentateurs et sans nombre...

" Et puis encor des vins choisis.....
" Voyons, que pensez-vous d'une telle existence?...
" On ne vit qu'une fois, hâtez-vous d'en jouir.
" Venez, dépêchons-nous, déjà la nuit s'avance
" Il est pour moi temps de partir."
—" Bon, excellent ami, votre récit me touche,
' J'en suis vraiment ravi, l'eau m'en vient à la bouche;
" Allons, courons,volons vers ces lieux enchanteurs..."
Nos rats partent d'un trot rapide.
En peu de temps les voyageurs
Sont devant un logis d'apparence splendide.
Le citadin, par un certain détour,
Conduit son compagnon dans un salon gothique
Où gisaient les débris du festin de ce jour.
Là, sur un tapis magnifique
Ils s'étendent tous deux. Les voilà donc mangeant
Et festinant, et grignotant,
Tour à tour se félicitant,
L'un d'avoir arraché son frère à la misère,
L'autre d'avoir suivi les conseils de son frère;
Quand, Hélas!—par malheur rien ne dure ici-bas,—
Dans toute la maison roule un lourd bruit de pas
Accompagné d'un grand fracas.
On ouvre à deux battants la porte de la salle;
Le citadin détale.....
Son compagnon troublé, demi-mort de frayeur,
Se blottit dans un coin. Cependant le bruit cesse;
Mais le malheureux rat tremble encore de peur!
Vainement son ami le presse
De rester jusqu'au jour:—" non, mon frère, merci,

" Lui répond-il, je pars !.... je ne puis vivre ainsi.
" Là-bas, dans mon taudis, au-moins, je suis tranquille,
" Aucun n'y vient troubler mes repas innocents.
" J'aime mieux, cent fois mieux, mon chenil dans les champs
" Que votre beau palais au milieu de la ville
" Où vous êtes rongé de soucis, de tourments...
" Eh ! que me font à moi vos superbes largesses ?...
" Vos tapis de Turquie et vos coussins moëlleux
" Vous rendent-ils plus heureux ?....
" Le bonheur est-il donc dans de vaines richesses ?...
" Non, mon pauvre ami, non ; la médiocrité
" Peut seule nous donner de la félicité.
" Je prendrai maintenant mon trou pour un Cocagne,
" Adieu ! frère, je m'en retourne à la campagne....."

XLIII.

LE CHAT ET LA CHAUVE-SOURIS.

S'agit-il de rompre un serment
Ou de commettre un maléfice,
Les fourbes savent aisément
Trouver un subtil argument
Pour motiver leur injustice.

Témoin l'exemple de ce chat :
On l'avait pris au piége. Un rat
Sain et sauf l'en sortit ; pour payer ce service
Maître Mitis ayant promis
De respecter toute sa vie
La nation rateuse et la gent son amie.
Or, il prit un matin une chauve-souris :
" Je t'épargnerais rat, mais oiseau je te croque,"
Grommela le ruse matou.
Tout en faisant ce soliloque
Le traître lui tordit le cou.

XLIV.

L'ÂNE SAUVAGE ET L'ÂNE DOMESTIQUE.

Une fois un âne sauvage
Passant le long d'un pré fleuri
Vit un autre âne gras, poli,
Se prélassant dans ce pacage :
" Ciel ! que cet ami là me semble bien nourri !
" Que je voudrais ainsi pouvoir couler ma vie !...
" Pourrait-on être plus heureux !...
" Jamais, j'en suis sûr, mon confrère
" Ne couche tout nu sur la terre ;
" Chaque soir son maître soigneux
" Vient donner à monsieur une molle litière
" Sur laquelle il s'étend et dort autant qu'il peut ;
" Et puis lorsqu'au matin il ouvre sa paupière
" Il a de l'herbe fraîche et mange, s'il le veut,
" Jusqu'à ce que Phébé nous montre sa lumière.
" Quand je compare notre sort
" Que je trouve de différence !...
" Lui, doit bénir la Providence
" Et moi, dans mon malheur, je souhaite la mort ! !....."
Le pauvre âne faisait encor
Ces réflexions accablantes,
Quand un rustre tenant un lourd bâton ferré
Vint troubler l'animal qui paissait en son pré,
Et l'ayant surchargé de deux caisses pesantes,
Tous deux s'en vont au village voisin,

Le roussin par devant et le manant derrière.
Ce dernier, d'une humeur grossière,
Accélère la marche à grands coups de gourdin
Et notre paillard a beau braire,
Son dos n'en est pas moins caressé du rotin.
" Oh ! oh ! se dit l'âne sauvage,
" Ceci ne me plaît pas. Je fus bien sot vraiment
" De porter envie un moment
" A ce souffre-douleurs chargé trop pesamment
" Et qui, ployant sous le bagage,
" Ne fait un pas qu'en trébuchant.
" Encore s'il était à l'abri de la trique !...
" Mais non ; ce rustre en son courroux
" Fait pleuvoir sur ses reins une grêle de coups
" Sans motif !... Eh, bon Dieu ! quelle mouche le pique
" De maltraiter de même un baudet innocent !
" Adieu ! mon pauvre frère.... au fond de mes montagnes
" Je vis pauvre, mais libre ; et je plains maintenant
" Tous ceux qui, comme toi, nourris dans les campagnes
" Endurent mille morts sous le joug d'un manant !..."

Pour être heureux, il faut, je pense,
Savoir se contenter de la condition
Où nous a mis la Providence.
Tout homme travaillé par dame Ambition
Passe presque toujours une triste existence.
J'admire cet antique adage : " connais-toi."
En effet, si l'on jette un regard sur ce monde
Où la misère abonde,
On peut toujours trouver plus malheureux que soi.

XLV.

LE RENARD À LA COUR DU LION.

Certain renard de Sibérie
Après avoir vu maint pays,
Un beau matin fut tout surpris
De se trouver en Arabie.
Là, régnait un lion en monarque absolu.
Le voyageur étant aussi poli que sage
Alla droit à la cour présenter son hommage.
Fagotin l'introduit : " Soyez le bienvenu
" Et contez-moi votre voyage
" Lui dit en souriant le maître du désert.
" Ne me cachez rien ; je désire
" Savoir ce qui se passe ailleurs qu'en mon empire.
" J'écoute, commencez : surtout soyez bien clair...."
A ces mots le renard saluant jusqu'à terre
Répondit : " n'en déplaise à votre majesté
" Je trouve son royaume un peu trop solitaire.
" Le pays d'où je viens est bien mieux habité.
" Une chose surtout me paraît singulière :
" Je vois l'homme en ces lieux au teint couleur de jais,
" Il est plus blanc chez nous que le cristal limpide
" De l'onde où vous mirez chaque jour vos attraits.
" L'océan à vos pieds qui bouillonne liquide,
" L'hiver, en Sibérie, est une mer solide....
" On s'y promène à pied....."—" Insolent ! imposteur !..
" S'ecria le lion transporté de fureur,

" Me prends-tu pour un sot de croire à ces mensonges
" Que tu m'as débités d'un faux air de candeur ?...
" Vas conter aux enfers ces pitoyables songes !..."
Il dit, et d'un seul coup de dent,
Etendit à ses pieds le parleur imprudent.

Ceci nous montre à l'évidence
Que lorsque qu'on vit parmi cette classe de gens
Conduits par l'ignorance en dépit du bon sens,
Il faut parler avec prudence
Et n'employer jamais de trop vrais arguments ;
Car ils dépasseraient leur piètre intelligence,
Et ces êtres bornés, par esprit de vengeance,
Vous causeraient mille tourments.

XLVI.

LE LOUP ET L'AGNEAU.

Une fois un jeune agneau
Pauvre orphelin sur la terre,
S'abreuvait dans un ruisseau,
Quand un être sanguinaire
Le loup vint pour y laper.
Il l'aperçoit et s'arrête,
Grondant et branlant la tête ;
L'agneau se met à trembler.....
—" Pourquoi, petit misérable,
" Dit le loup à l'agnelet,
" Bois-tu de ce ruisselet ?...."
—" Oh ciel ! si je suis coupable,
" Pardonnez..... puissant seigneur,
" J'ignorais cette défense
" Et je jure sur l'honneur...."
—" C'est assez. Fais-moi silence !
" Garde pour toi ton serment,
" Mais avoue à l'instant même
" Que tu parlas méchamment
" De moi, le dernier carême ?...."
—" Moi !... seigneur, je n'ai parlé ;
" Comment l'aurai-je pu faire,
" Puisque je n'étais pas né...."
—" Brigand ! veux-tu bien te taire ?...
" C'étaient tes frères alors ?..."

—" Hélas ! ils n'ont rien pu dire
" Mes frères, tous deux sont morts
" Avant l'hiver, mon doux sire !...."
—" Si ce n'est eux, c'est quelqu'un
" De ta race médisante.
" Frère ou cousin, c'est tout un.
" L'insulte est par trop criante :
" Je me venge cette fois."
Le loup saisit sa victime
Qu'il emporte au fond du bois.

Partout le fort prend la dîme.

XLVII.

LA MORT ET LE BUCHERON.

Un pauvre bucheron accablé de vieillesse
Déplorant son malheureux sort
A grands cris appelait la mort.
Elle accourt.—Que veux-tu ?—Soulagez ma détresse ?
La mort répond : viens avec moi.
—Avec toi !... pourquoi faire ? Oh non, je t'en supplie
Par pitié, mort ! retire-toi ?...
Je t'ai vue, et j'ai peur !... je préfère la vie.

La mort, en cruelle qu'elle est,
Ferme l'oreille à la prière.
Elle n'épargne rien et fauche sans arrêt.
Ni le palais des rois, ni la pauvre chaumière
Ne la font un instant reposer en chemin. .
Elle frappe partout, porte sur tout la main,
Et va saisir le riche au milieu d'un festin
Aussi bien que le pauvre étendu sur la paille
Qui l'invoquait faute de pain.
Rapide, impitoyable, elle accourt et se raille
De nos plus beaux projets, de nos pleurs, de nos cris...
" Viens, dit-elle au vieillard ; viens, dit-elle à son fils,
" Vous me manquiez... entrez vous mêler à ma ronde.
" Tout meurt !.. C'est moi qui suis la maîtresse du monde !

" Le temps vit sous mes lois... venez, point de sursis...
" Rien ne vous appartient, pas même une seconde !...
" Laissez là vos palais, vos amis et votre or...
" Grâce, beauté, talent, descendez aux lieux sombres,
" Pour moi vous n'êtes que des ombres ;
" Je suis la MORT !..."

XLVIII.

ESOPE JOUANT AUX NOIX.

Avec quelques enfants Esope aux noix jouait,
Et comme eux à l'envi riait, chantait, dansait :
" Ah, le plaisant bossu !... nous vient-il d'Anticyre !...
" Dit un passant railleur en éclatant de rire.
" Quoi ? jouer lorsqu'on a le crâne grisonnant,
" Au milieu des marmots ?... des plus petits encore !...
" Laissez-les là, vos noix ; pauvre vieux !... car vraiment
" Vous avez plus besoin d'un flacon d'ellébore !..."
Esope, cependant,—sans se préoccuper
Ni de notre rieur, ni de la multitude
Qui commençait à l'entourer ;—
Ramasse un arc, le tend avec sollicitude
Et le plaçant debout au milieu du chemin :
" Ça, monsieur le railleur, lui dit-il d'un air fin,
" Voulez-vous expliquer, de grâce,
" Ce que j'entends par là ?..."—Notre homme chagriné
Se gratte les cheveux, roule un œil étonné
Sur Esope et la populace,
Enfin se dit vaincu.—" Mon cher, voici le sens
" De l'arc en question, lui repartit de suite
" Le vieillard. Tel qu'il est il se brisera vite ;
" Mais celui qui voudra le conserver longtemps
" Aura soin quelque fois d'en relâcher la corde.
" C'est ainsi qu'à son esprit
" Tout homme prudent accorde
" Quelques moments de répit."

XLIX.

LE MÂTIN ET L'ÉPAGNEUL.

" Viens, cher ami Médor, nous irons faire un tour,
" On n'en dîne que mieux lorsqu'on est de retour.
" Ainsi parlait Mouflard, mâtin d'humeur hargneuse,
" Au petit épagneul que j'ai nommé Médor.
" Tu parais hésiter ?... Voyons, viens-tu ?..."—" D'accord,
" Lui répond l'épagneul d'une voix doucereuse.
" Mais où veux-tu flâner, Mouflard, mon bon ami ?..."
—" Au village voisin, c'est à deux pas d'ici,
" J'y connais plusieurs camarades."
Voilà nos chiens partis. Ils font mille gambades,
On croirait, à les voir, qu'ils ont perdu l'esprit.
Bientôt leur course les amène
Près du village ; ils n'y sont pas encor
Que déjà monsieur Mouflard mord
Un malheureux barbet,—" Tu me fais de la peine,
" Lui dit Médor en le flattant.
" Pourquoi frapper un innocent ?...
—" Eh ! qu'importe, petit, ce n'est qu'un badinage,
" Répond le grand Mouflard devenu turbulent.
" Nous verrons plus beau jeu là-bas dans le village."
Les y voilà ; soudain les chiens des villageois
En les apercevant font un affreux vacarme.
Mouflard, en un clin d'œil, vous en étrangle trois.
Tout le village est aux abois
Et bientôt on sonne l'alarme.

Mouflard, beau de fureur, le poil droit, l'œil sanglant,
A tous ces chiens unis tient tête bravement,
Mais, aux cris des blessés, chaque habitant arrive,
Qui le bâton ferré, qui la fourche à la main,
On vous assomme le mâtin ;
Médor ayant reçu quelques coups de rotin
Après de grands dangers s'esquive.

Ecoutez ce conseil, je le crois excellent.
Si vous êtes d'humeur tranquille et pacifique,
Fuyez, comme un fléau, tout ami pétulant.
Que le sort de Mouflard périssant sous la trique
Et celui de Médor rossé cruellement,
Vous servent d'avertissement.

L.

LA FOURMI ET LA CHRYSALIDE.

En été la fourmi n'est jamais paresseuse,
On la voit affairée et trottant, et courant
Matin et soir en butinant.
Elle prévoit de loin la saison rigoureuse
Et pour vivre l'hiver amasse brin à brin
De quoi remplir son magasin.
C'est dommage vraiment que la fourmi soit fière ;
Et pèche quelque fois par la présomption.
Je n'ose l'affirmer, je répète un dit-on,
Voici le fait tout nu : dans une excursion,
Quelqu'une, un beau matin, de la gent fourmilière
Vit en sa coque, prisonnière,
Une chenille prête à sortir papillon.
—" Bonne chasse, ma toute belle !
Lui dit le ver en saluant.
—" Rebut du monde entier ! lui répond la cruelle
" Sans retourner le compliment,
" Que ton sort est abject et partant misérable !
" Encore si tu pouvais marcher....
" Mais bien loin d'en être capable
" Tu ne saurais te remuer
" Dans ce triste linceuil que tu devrais maudire !....
" On te croirait un mort couché dans son tombeau !....
" Regarde-moi, mon pauvre sire,
" Je suis vive comme l'oiseau,

" Moi, tout petit ciron, peut-être vas-tu dire ?...
" Notre corps n'est pas gros à nous autres fourmis ;
" Mais as-tu vu dans la nature
" Une plus mince créature
" Jouissant de membres mieux pris
" Et surtout si bien assortis ?...
" Partout je vais, je cours, lestement et sans gène ;
" Rien ne m'arrête, et s'il me plaît,
" Je puis, des racines d'un chêne
" M'élever jusqu'à son sommet.
" Mais c'est assez de babillage :
" Adieu ! mon petit malheureux,
" Je m'en retourne à mon ouvrage !...,,
Le ver qui méprisait ce langage orgueilleux
Ne répondit rien à l'outrage.
Deux ou trois jours après la fourmi repassa
A l'endroit même où la pauvre chenille
Enveloppée en sa coquille
Avait l'air d'un cadavre. O prodige ! voilà
Que tout-à-coup la coque se brisa,
Et devant la fourmi saisie, épouvantée,
Surgit un coquet papillon,
A l'aile brillante, argentée.
—" Eh bien dit-il alors, insolent bestion !
" Fourmi sotte et présomptueuse !
" Regarde-moi, voyons, reconnais-tu mes traits ?...
" Ai-je, ou non, plus que toi tournure gracieuse ?
" Pourrais-tu me suivre jamais,
" Toi si rapide et si légère ?...

" Tu rampes encor sur la terre
" Que déjà je touche les cieux !..."

Jamais le vrai talent ne fut prétentieux.
Au milieu des forêts, qu'importe à l'hilomèle
Qu'un merle sot siffle ses chants ?...
La douce et tendre voix n'en sera pas moins belle
Et les échos joyeux rediront ses accents.

LI.

LE LOUP ET LE SORT.

Un brigand sans pitié, ne rêvant que pillage,
Meurtre et sang,
Dont l'appétit féroce est toujours renaissant,
Et l'existence, un long carnage ;
Le loup, puisqu'il faut le nommer,
Après avoir longtemps promené l'épouvante
Au milieu des troupeaux et croqué maint berger,
Un jour fut pris enfin. Dans sa rage impuissante,
Il bondit, hurle et fait des efforts inouïs
Pour se tirer des lacs dans lesquels il est pris.
Mais ses suprêmes bonds, mais ses cris, mais sa rage,
Ne lui servent à rien ; il ne peut en sortir :
" Malheureux que je suis !... Il me faut donc mourir !
" S'écrie en gémissant cette bête sauvage.
" De mes longs et sanglants forfaits,
" Impitoyable sort ! veux-tu tirer vengeance ?...
" Laisse-moi vivre encor pour faire pénitence,
" Je fus si criminel !... Oh sort ! je te promets
" D'aller me choisir loin du monde
" Une solitude profonde,
" Où, plein de repentir, je supplîrai le ciel
" De pardonner un grand coupable !..."
—" Tu mens !... répond le Sort, infâme criminel !...
" Tu mourras... aujourd'hui je suis inexorable.
" Pendant trop longtemps n'as-tu pas

" Semé la mort et le carnage ?...
" Et je croirais à ton langage ?...
" Non, non, je l'ai dit, tu mourras !..."

L'homme peut entasser longtemps crimes sur crimes
Et se croire impuni ;
Mais il arrive un jour où le sang des victimes
Retourne contre lui.
Dieu veille ! et sa justice
Lente, mais toujours sûre, atteint le meurtrier
Sur la pourpre ou la paille, et va le châtier
Quand il y croit le moins, quoiqu'il fasse ou qu'il dise.

LII.

L'ÉCHO ET LE MALHEUREUX.

Un pauvre malheureux qui se plaignait du sort,
Pleurant, gesticulant, criait après la mort.
Mais la Mort ne vint pas. L'écho seul du bocage
Répondait à ses pleurs, à son propre langage :
" Dois-je vivre ou mourir, écho, dis ton avis ?..."
Vis....
" Mais le malheur, Hélas ! me poursuit sans relâche ?."
Lâche !...
" Je ne puis plus longtemps traîner ma vie ainsi ?...
Si !...
" Si !.... que faire pour voir le destin me sourire !...
Rire !...
" Mais comment rire, Echo ! lorsqu'on est aux abois ?...
Bois.....
Buvons, se dit notre homme et le voilà tout autre.
Gaîment, d'un pas léger, il retourne au logis,
Et du matin au soir il observe l'avis
De l'écho. Dans la boue on le voit qui se vautre
Ivre-mort, chaque jour. Mais bientôt il perdit
Tout : jusqu'à son dernier habit.
La raison qu'il laissait toujours au fond du verre
Semblait avoir quitté le misérable hère ;
Mais quand il se vit nu, cette folle revint
Enfin.
" Voyons, sans plus tarder, se dit-il, courons vite

" Retrouver, si je puis, l'écho malicieux,
" Qui m'a rendu si malheureux."
Il y court, l'aperçoit et l'appelle de suite :
" Voyez mon triste état, perfide et vil Echo !...
" Oh !...
" Que faire ?... qui blâmer de vous ou ma cervelle ?...
Elle !...
" Elle et toi... je fus sot de t'avoir obéi !...
O... u... i ! !...

LII.

LE HÉRON

Un héron jeune encore et d'un col magnifique
Côtoyait un étang, un jour qu'il faisait beau,
Lorsqu'il vit un brochet qui folâtrait sur l'eau :
" Foi de héron, dit-il, ce poisson est étique.
" Laissons là le crétin, je sors de déjeuner.
" Ce n'est, dans tous les cas, qu'un petit sacrifice,
" Et puis, je suis d'avis qu'un léger exercice,
" Avant chaque repas, me fait mieux digérer."
Bref, quelque temps après, ce héron difficile
Sentit qu'il avait faim : " retournons sur nos pas,
" Se dit-il, ce brochet que j'ai trouvé débile
" A la première vue, est peut-être assez gras..."
Il court, mais n'aperçoit qu'une tanche dorée;
" Fi ! des tanches pour moi ?... passe pour un butor,
" Ou d'ignobles corbeaux qu'on voit à la curée
" Se disputer entre eux les os pourris d'un mort...
" Allons chercher ailleurs, je trouverai, sans doute,
" Quelque carpe bien grasse ou tout autre poisson
" Pour me dédommager des peines de la route."
Le soleil cependant fuyait à l'horison,
Et le héron poudreux, fatigué, tout en nage,
Mourant presque de faim,
S'estima bien heureux d'avoir un coquillage.

Pauvres gens que poursuit l'ardente soif du gain,
Et qui, riches déjà, pour l'être davantage
Laissez le sûr pour l'incertain ;
Méditez cet antique adage
Et surtout pratiquez-le bien :
Lorsqu'on veut trop gagner, bien souvent l'on n'a rien.

XIV.

LE RUSTRE, LE BOUFFON ET LE PEUPLE ROMAIN.

Du temps des empereurs romains,
En tous lieux pullulaient à Rome
Histrions, bateleurs, mimes et baladins
Pour amuser un peuple à l'état de fantôme.
Les Brutus, les Césars dormaient dans leurs tombeaux ;
Et leurs fils, descendants indignes de tels pères,
Abrutis sous le joug de princes sanguinaires,
Ne demandaient que des tréteaux
Et du pain. Certain soir, un bouffon très habile,
Les ayant égayés par ses pointes d'esprit,
En plein théâtre prétendit
Qu'il lui serait chose facile
De leur montrer le lendemain
Un tour fameux, superbe, inouï, surhumain.
La nouvelle bientôt s'écoule
En allant crescendo. Rome entière ira voir
Le cirque. Il s'ouvre, on crie, on se presse, on se foule ;
Mais les mille gradins ne peuvent recevoir
Tout le public. Bientôt apparaît sur la scène
Le baladin.
Chacun alors se tait et retient son haleine...
Après quelques lazzis cet histrion enfin
Contrefait à ravir les cris du marcassin ;
Et pour montrer à tout le monde

Que ces cris
Etaient siens, et non pas d'un animal immonde
Qu'il aurait pu fort bien cacher sous ses habits,
Il ôte son manteau, découvre sa tunique...
Le peuple éclate alors en applaudissements,
Il le loue, il l'admire, il le proclame unique !...
Lorsque soudain un rustre, ayant quitté les rangs,
Va se planter tout droit au milieu du théâtre :
" Peuple Romain ! dit-il, je ne suis rien qu'un pâtre,
" Mais je vous jure par les Dieux !
" Que demain soir je saurai crier mieux..."
Le lendemain on vit même affluence
Au cirque se presser. L'histrion tout d'abord,
Au sein du plus profond silence,
Comme la veille à grogner recommence,
Et chacun d'applaudir plus fortement encor.
C'est un assourdissant et roulant tintamarre.
Notre rustre, à son tour, à crier se prépare,
Et pour montrer aussi qu'il n'est pas imposteur,
Il entr'ouvre sa toge, il montre sa poitrine
Et répète, un à un, les faits du bateleur.
Cet homme cependant, plus fin qu'on n'imagine,
Adroitement tenait caché sous son manteau
Un pourceau
Qu'il avait emprunté d'une ferme voisine.
Il lui pince l'oreille avec force, et le mal
Qui même fait crier notre nature humaine
A plus forte raison fit grogner l'animal :
" A la porte, le rustre !... Eh ! vite qu'on le mène
" Au Tibre et qu'on l'y jette !... Oh, l'infâme manant !..."

Cria le peuple entier hurlant, vociférant.
—“ Oui-dà ! reprit le rustre, est-ce ainsi qu'on adjuge
“ La palme aux sots ?... tenez, pauvre peuple romain,
“ Regardez ; votre mime est-il plus marcassin
“ Que celui-ci ?... voyons... saluez votre juge ?...”

Si contre vous jamais le peuple est prévenu,
Poète ! seriez-vous un Homère, un Virgile,
Vous vous verrez sifflé, bafoué, méconnu,
Et vos vers les plus beaux seront du vrai Bathile.

LV.

LE CHAT ET LA SOURIS.

Un jour, dans une souricière,
Fut prise une souris. La pauvrette pleurait,
Lorsqu'un matou s'envint flairer au trébuchet.
Il aperçoit la prisonnière
Et la couvant des yeux lui dit d'un air doucet,
A travers le grillage : " Eh ! ma jeune commère,
" Que faisons-nous seulette en ces lieux? pauvre enfant!
" Je ressens, à vous voir, un remords bien sincère
" D'être votre ennemi. Cessons, dès ce moment,
" Tout désaccord. Tenez, ma chère,
" Voulons-nous vivre désormais
" En paix ?...
" Je vous chérirai plus qu'un frère.
" Nous oublîrons tous deux notre haine première
" Pour nous aimer? Eh bien?"—De tout mon cœur, répond
" La souris se sentant renaître."
—" Serait-il vrai ?... quoi ! tout de bon....
" Reprend en larmoyant le traître,
" Vous acceptez ?.... Oh, l'heureux jour !...
" Chère amie, excusez mes pleurs, c'est la tendresse
" Qui me les fait verser..... Ouvrez..... que je vous presse
" Sur mon cœur,... je suis fou d'amour...."
—" Moi, je suis folle d'allégresse.....
" Hâtez-vous, cher ami, venez de ce côté
" Lever un peu cette planchette

" Et me rendre à la liberté....."
Rodilard qui brûlait de croquer la finette
Se hâte imprudemment d'obéir à ses vœux.
D'une patte empressée il soulève la trappe,
Mais la souris, piquant des deux,
Plus prompte qu'un éclair s'échappe,
Et le laisse ébahi, penaud et tout honteux.

De ces fourbes Mitis à double et triple mine,
Lecteur, sachons bien nous garder !
Car tout en ayant l'air de vouloir nous aider,
Ils préparent notre ruine.

LVI.

LE RENARD ET LE BOUC.

Un vieux bouc, vrai Nestor à l'austère figure,
Passait, parmi les siens, pour un sage docteur :
Sa longue barbe, son allure,
Ses bons mots pleins de sens, son air de sénateur
Commandaient le respect. On le nommait arbitre,
Chaque fois que parmi sa gent
Eclatait quelque différend.
S'il fallait tenir un chapître
C'était encore lui qu'on faisait président.
En un mot, ce vieillard cumulait plus d'un titre
Un soir que notre bouc,—le regard vers les cieux,
A pas lents et comptés regagnait son étable,
Tout en gesticulant un discours remarquable
Sur le flambeau des nuits, pâle, silencieux,
Promenant de ses feux la lueur admirable ;—
Il vint à passer près d'un puits
Où le renard se trouvait pris.
Le drôle avait été séduit par l'apparence
De la blonde Phébé, dont la circonférence
Offrait les contours arrondis
D'un vrai fromage d'Angleterre,
Succulent, tentateur, au fond de cette eau claire.
—" Que faites-vous ici ?... lui cria d'un air fin,
" Le vieux bouc. Votre Seigneurie
" Prendrait-elle à cette heure un bain ?...

" Le temps est mal choisi pour une telle envie,
" L'air du soir est toujours malsain.
" Ami, sortez de là.... gare la maladie !..."
—" Radotez-vous, mon vieux, lui répond le renard
" Croyant sortir du puits à l'aide du paillard,
" Ou vos yeux seraient-ils fermés à la lumière ?...
" Ne voyez-vous donc pas, trop aveugle vieillard,
" Que je fais ici bonne chère ?
" Je goûte d'un fromage exquis et des plus frais...
" Si vous voulez venir vous assoir à ma table
" Et manger comme moi de ce mets délectable,
" Descendez dans ce sceau que je laissais exprès
" Pour recevoir un mien confrère,
" Qui, j'en suis presque sûr, serait déjà venu
" Si quelque interminable affaire
" En cour ne l'avait retenu.
" Voyons, vous hésitez ?..."—" Oui, j'hésite et pour cause,
" Votre fromage exquis n'annonce pas grand chose
" De bon, je vois bien où vous en voulez venir.
" Maintenant que votre sottise,
" Ou plutôt votre gourmandise
" Vous retient dans ce puits sans en pouvoir sortir,
" Vous spéculez sur ma bêtise
" Et me prenez pour un niais
" En dépit de ma barbe grise.
" Depuis longtemps je vous connais
" Pour un maître fourbe, et je sais
" Jusqu'où peuvent aller vos maudits artifices.
" Adieu ! l'on attend mon retour.
" Dans votre esprit plein de malices

" Cherchez, mon vieux, quelque autre tour
" Qui vous retire franc de cet endroit funeste !...
" Pour un bouc, comme moi, radoteur et sans yeux,
" Ce fromage délicieux
" M'a l'air un peu trop indigeste."

La race des fripons fourmille en l'univers.
Des fourbes et des gens pervers
N'écoutons jamais les promesses :
Elles valent autant que leurs feintes caresses.
Leur bouche ment, leur cœur est faux.
Quiconque est assez téméraire
Pour suivre leur voix mensongère
Est bientôt accablé de maux,
Et se répent, dans sa misère,
D'avoir étourdiment écouté leurs propos.

LVII.

LA VIE HUMAINE.

Une fois, du haut d'un nuage,
Au milieu d'un petit ruisseau
Vint tomber une goutte d'eau.
Hélas ! que triste est mon partage !
Avant de périr s'écria
La pauvre gouttelette.
Mais le ruisselet se moqua
Des cris de la pauvrette :
A quoi bon s'occuper des misères d'autrui,
Vraiment on aurait bien à faire ;
Tout en pensant ces mots, l'indifférent aussi
Vint à tomber dans la rivière :
O ciel ! qui l'aurait cru, dit-il en gémissant,
Un ruisseau de ma taille
Se voir anéantir aussi facilement
Qu'un misérable brin de paille !
Le fleuve cependant continuait son cours,
—Trop hautain pour répondre,—emportant avec rage
Tout ce qui barrait son passage ;
Mais voilà que la mer l'engouffre pour toujours,
Lui, le grand fleuve aux nombreux tributaires
Tout comme la goutte d'eau
Et le ruisseau.

Homme ! reconnais-toi dans ces trois caractères.
Tu n'es rien que la goutte en sortant du néant,

Le ruisselet te représente enfant ;
Le fleuve, c'est bien toi : toi, dont l'âme inquiète
Roule mille projets, fruits de la vanité,
Jusqu'à ce que la Mort t'arrête
Aux portes de l'éternité !...

LVIII.

LES DEUX LÉZARDS.

Sur un mur caressé par la douce chaleur
D'un soleil printannier réveillant la nature,
Se promenaient à l'aventure
En devisant avec ardeur
Deux malheureux lézards sortis de leur torpeur.
" Hélas ! disait l'un d'eux, d'un accent pitoyable,
" Quelle triste condition !
" Que notre sort est méprisable !
" Nous vivons, voilà tout. Dans la création
" Nous n'avons aucun rang. La nature cruelle
" Fut injuste envers nous. Eh ! pourquoi, s'il vous plaît,
" Ne pourrions-nous voler ainsi que l'hirondelle ?...
" Elle nous fait ramper, la marâtre qu'elle est !
" Nous sommes cependant tous égaux devant elle.
" N'a-t-on pas dit cent fois qu'ici-bas l'animal,
" Même le plus petit de la nature entière,
" A ses droits au soleil, aux produits de la terre,
" Autant que l'homme, ce brutal
" Qui tue et détruit tout !... Souvent il nous écrase
" Sans motif, par plaisir.... que dis-je ! Ses enfants
" Portent déjà l'audace
" Jusqu'à suivre sa trace
" Et nous faire souffrir mille et mille tourments.
" Que ne suis-je né cerf ?.... d'une course légère
" Je pourrais au moins me soustraire

" A ses nombreux affronts et souvent à la mort ?...."
Notre lézard parlait encor
Lorsqu'un cerf aux abois,–saignant de ses blessures
Et couvert de morsures,–
Vint à passer près d'eux, haletant, pantelant,
Poursuivi par les chiens et la troupe bruyante
Des chasseurs essoufflés l'un l'autre s'excitant
A frapper le premier leur victime innocente.
—" Eh bien ! mon pauvre ami, répond l'autre lézard,
" Souhaitez-vous encor de posséder des ailes
" Ou d'être un cerf léger ?.... Croiriez-vous, par hazard,
" Que ce pauvre fuyard
" Dont les chiens vont manger les dépouilles mortelles
" Ne voudrait comme nous se traîner sur les pieds
" Plutot que d'être ainsi l'orgueil de nos forêts.
" Ecoutez.... l'hallali résonne,
" Voilà son chant de mort qui sonne,
" Il n'est plus !.... croyez-moi, pauvre ami, pensez mieux.
" Soyez content du sort et laissez là vos plaintes.
" Nul état n'est exempt de dangers ni de craintes.
" N'enviez pas autrui, vous vivrez plus heureux.
" A quoi sert après tout l'envie ?...
" On n'en est pas plus riche ; on souffre, on dépérit....
" Enfin pour en finir, retenez bien ceci :
' Un cerf mort ne vaut pas un lézard plein de vie..."

LIX.

LA BOITE AUX LETTRES ET LE TÉLÉGRAPHE.

Bon Dieu ! que l'homme est inconstant !
S'écriait en se dépitant
Cette humble boîte où l'on va mettre
Soit un paquet, soit une lettre.
Chaque jour mon culte décroît,
Je le sens, ma gloire est passée,
Pourquoi suis-je ainsi délaissée,
Hélas ! qui me dira pourquoi ?
—Pourquoi ? la réponse est aisée,
Lui répondit en badinant
Le télégraphe. Ecoutez bien, ma chère,
L'homme, je l'avoue, est changeant.
La nouveauté lui plaît et pour se satisfaire
Il n'est rien qu'il n'invente. Aussi le voyons-nous
Me prêter le tonnerre
Afin de le servir plus promptement que vous.
Vous vous traînez, ma pauvre amie
Et le progrès veut de grands pas ;
Ainsi ne vous étonnez pas
De n'être plus si bien garnie.

LX.

LE CHEVAL, LA LOCOMOTIVE ET LE TELEGRAPHE.

Que te servent tes pieds légers et résonnants,
Disait d'une voix convulsive
Une grosse locomotive
A mon noble coursier dont les naseaux fumants
Chassaient l'air avec bruit? Oserais-tu, de grâce,
Essayer de suivre ma trace
A moi qui dévore l'espace,
A moi plus prompte que les vents?
Va cacher dans les bois, ta honte et ta défaite!
—Halte là! rabattez votre présomption,
Lui dit le télégraphe en secouant la tête;
Pourquoi cet orgueil et ce ton?
Vous devancez les vents, avez-vous dit, la belle?
Oh! la folle prétention.
Prenez-vous le coursier pour un sot sans cervelle?
Vous surpassez, j'en conviens, les chevaux.
Voilà tout. Beau sujet vraiment de gloriole!
Mais lorsque vous voudrez devancer les oiseaux,
Le tonnerre et les vents, venez à mon école.

LXI.

LA LAMPE ET LE PAPILLON.

Un papillon du soir séduit par la clarté
D'une lampe, y vola ; mais la flamme perfide
Fut cause de sa mort. Ainsi l'humanité,
Courant après la volupté,
A chaque instant se suicide.

LXII.

LA RECONNAISSANCE D'AUJOURD'HUI

Si demain l'intendant, ma mie,
Place notre gars au château,
Tu pourras lui faire cadeau
De cette corbeille garnie
Des plus beaux fruits de ce hameau.
—Mais l'intendant sort d'ici, Blaise !
—Qu'a-t-il dit ?—Le gars est placé.
—Tant mieux, ma fine, j'en suis aise
Va porter nos fruits au marché.

LXIII.

LA FORTUNE ET SYLVAIN.

Louison ma toute belle,
Donne, donne moi ta foi;
Promets de m'être fidèle
Oncque n'aimerai que toi.
Ainsi parlait à sa blonde,
Tout en lui serrant la main,
Le jeune et bouillant Sylvain,
Dont le cœur était plus plein
Que la bourse n'était ronde.
La Fortune l'entendit
Et rit.
Petit sot, va! se dit-elle,
Tu trahiras tes serments!
Rien qu'à voir ton escarcelle
Je m'aperçois que tu mens.
La déesse tracassière
Prend aussitôt le maintien
D'une vieille douairière
Riche en laideur comme en bien:
Beau Sylvain! dit-elle ensuite
A l'amant de Louison,
La beauté s'efface vite
Elle n'a qu'une saison;
Mais la richesse console
De la perte des appas,

Et si la fraîcheur s'envole
Les écus ne volent pas.
Je t'aime. Es-tu libre encore
De disposer de ton cœur?
Eh quoi? ton front se colore
D'une pudique rougeur;
Crois-tu qu'une chatelaine
Ne peut aimer un vilain?
Bref, au bout de la semaine
Sylvain était chatelain.

Ce dénouement semble étrange,
Il ne l'est guère pourtant:
En ce monde rien ne change
Plus tôt le cœur que l'argent.

LXIV.

LA CHASSE AU BONHEUR.

Jadis aux bords asiatiques
Trônait un sultan orgueilleux
Courbant sous ses lois despotiques
Des sujets innocents qu'il eut dû rendre heureux.
Esclave de sa fantaisie,
Il ne vivait que pour l'orgie
Et, vieillard avant l'âge, usé, blasé sur tout,
Bientôt son amour pour la vie
Fit place au plus profond dégoût.
La cour redoutant sa colère,
Tachait envain de le distraire.
Rien n'y faisait, et cependant
Le monarque voulait qu'on cherchât promptement
Un remède efficace à la tristesse amère
Qui le travaillait sourdement.
Médecins d'accourir. Mais que peut la science
Contre un semblable cas?... Bref, le mal empirait;
—Et le sultan cruel, par esprit de vengeance,
Envoyait tour à tour ses docteurs au gibet; —
Quand un derviche à barbe grise
Vint tirer chacun d'embarras:
" Roi tout puissant! dit-il, je connais votre cas,
" Il faut, pour vous guérir, endosser la chemise
" D'un homme heureux, vos maux seront finis
" Aussitôt que vous l'aurez mise."

C'était un excellent avis,
Et pour mon compte je l'admire ;
Mais encor fallait-il trouver cet heureux sire !...
On cherche, on cherche... enfin, dans un sale taudis
On trouve... devinez ? la chose est difficile
A croire. Je la donne en dix, en cent, en mille.....
On découvre, ai-je dit, sous des haillons crasseux
Un pauvre mendiant qui se disait heureux.
Au palais aussitôt par la foule ameutée
Notre homme est transporté. Le roi lui tend les bras,
On le dépouille, mais hélas !
Cet heureux mortel n'avait pas
La chemise tant souhaitée ! !....

Chacun court après le bonheur.
Mais le trouve-t-on ?... je l'ignore,
Pour moi j'avoue avec candeur
Qu'il me faut le chercher encore.
Serait-il l'hôte des palais ?...
Se plaît-il mieux dans la chaumière ?
Ou faut-il croire que jamais
L'inconstant n'habita la terre ?...,.

TABLE.

		Page.
I.	L'esprit fort	7
II.	L'âne et le renard en société avec le lion	9
III.	Le chat, le renard et le singe	13
IV.	La république des chiens	15
V.	Le singe et le chat	17
VI.	Le loup, l'âne et l'ânon	19
VII.	L'aigle et la tortue	20
VIII.	Le soleil et la brume	21
IX.	Le loup et l'âne	22
X.	Le cerf et le manant	23
XI.	Le chien, le coq et le renard	25
XII.	Les poissons et le héron	27
XIII.	Le portrait parlant	29
XIV.	Le fanfaron mis à sa place	31
XV.	Le mulet et le singe	32
XVI.	Le loup et le chien	33
XVII.	Le lièvre et la tortue	35
XVIII.	Les deux chèvres	37
XIX.	Les singes	38
XX.	Esope et le méchant poète	41
XXI.	Le pêcheur et le gougeon	42
XXII.	Naufrage de Simonide	43
XXIII.	Le mouton, le cerf et le loup	45
XXIV.	La mouche et le taureau	46
XXV.	Les deux chats plaidant par devant le singe	47
XXVI.	Le coq et le chien	49
XXVII.	Le loup et le porc épic	53
XXVIII.	Les deux livres	54
XXIX.	Le renard et les raisins	56
XXX.	Le lion et la grenouille	57
XXXI.	Le singe	58
XXXII.	L'âne et le loup	59
XXXIII.	Le rat et ses amis	60
XXXIV.	L'oiseau moqueur et le pinson	63
XXXV.	La guenon et son petit	64

PAGE.
XXXVI. Le crapaud médecin et le renard..... 66
XXXVII. Le vieux chat et la souris..... 67
XXXVIII. Le gland et les champignons..... 68
XXXIX. La rose et le papillon..... 70
XL. Les voleurs et le coq..... 72
XLI. Le buisson et la brebis..... 74
XLII. Le rat de ville et le rat des champs..... 75
XLIII. Le chat et la chauve-souris..... 79
XLIV. L'âne sauvage et l'âne domestique..... 80
XLV. Le renard à la cour du lion..... 82
XLVI. Le loup et l'agneau..... 84
XLVII. La Mort et le bûcheron..... 86
XLVIII. Esope jouant aux noix..... 88
XLIX. Le mâtin et l'épagneul..... 89
L. La fourmi et la chrysalide..... 91
LI. Le loup et le sort..... 94
LII. L'écho et le malheureux..... 96
LIII. Le héron..... 98
LIV. Le rustre, le bouffon et le peuple romain..... 100
LV. Le chat et la souris..... 103
LVI. Le renard et le bouc..... 105
LVII. La vie humaine..... 108
LVIII. Les deux lézards..... 110
LIX. La boite aux lettres et le télégraphe..... 112
LX. Le cheval, la locomotive et le télégraphe..... 113
LXI. La lampe et le papillon..... 114
LXII. La reconnaissance d'aujourd'hui..... 115
LXIII. La fortune et Sylvain..... 116
LXIV. La chasse au bonheur..... 118

ERRATUM.

Page 39, au lieu de :

Hourrah ! s'écrie en chœur le foule impatiente
Des nombreux auditeurs tant singes que guenons.
Ainsi dit, ainsi fait.

Lisez :

Hourrah ! s'écrie en chœur la foule impatiente
Des nombreux auditeurs tant singes que guenons :
Vive notre vieux chef ! Hourrah ! Hourrah ! partons !...
Ainsi dit, ainsi fait.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

26 OCT 1971

9 FEV 1972

a39003 009537860b

CA PS 8437
.T48F3 1857
COO STEVENS, PAU FABLES.
ACC# 1275359